



Ce portrait de Junior VIALA, peint de façon posthume d'après une photographie, a été réalisé par Etienne Boude, portraitiste cournonterrais de la fin du XIX^e siècle. L'habit en drap bleu est garni de deux rangées de gros boutons ornés d'une ancre, symbole de la marine d'Etat et les épaulettes en or mat à grosses torsades indiquent qu'il s'agit d'un officier supérieur.

Qui était Junior Viala ?

Il appartenait à une vieille famille du village. Ses grands-parents, Marie Carrier et Jean-Baptiste Bourrier avaient eu une fille Marie Anne Bourrier qui avait épousé Raisin Viala. De cette union étaient nés deux fils : Jacques et Junior.

Le prénom de Raisin est pour le moins original mais en 1794, année de sa naissance, le calendrier républicain excluait les noms de saints. Ainsi les nouveaux-nés se voyaient dotés de prénoms à connotation végétale, animale, antique ou révolutionnaire tels Abricot, Serpolet, Romarin, Oignon, Jasmin, Kléber, Marat, Marceau, Danton, Hoche, Darius, Pompilius, Aphrodise pour les garçons et Pensée, Tulipe, Abeille... pour les filles. Raisin, né pendant les vendanges, ne pouvait que s'appeler Raisin !

Junior passe sa prime jeunesse à Cournonterral. L'époux d'une de ses arrières-petites nièces, Monsieur Barthélémy écrit : "Nous pouvons envisager que c'est sur la plage des Aresquiers, en regardant la mer et l'horizon que Junior eut très tôt le désir de naviguer."

A quatorze ans, le voilà novice et en 1851 il embarque à Cette sur l'Encornet. Après 7 mois de navigation,

il est affecté au Saint Jacques et traverse l'Atlantique en direction de l'Argentine. Il entreprendra ensuite un voyage au long cours sur le Topoca.

Le 3 janvier 1857 est une date importante pour Junior. A 20 ans, il entre au service de l'Etat à bord de la goélette l'Eglé. Il naviguera 31 mois en tant que matelot de 3^e classe et abordera sur l'île Maurice puis sur l'île de la Réunion.

Ses états de service réalisés à Cette en 1861 affichent 31 mois au service l'Etat et de 61 mois pour le compte du commerce. Ce bilan l'autorise à se présenter à l'examen de capitaine au long cours qu'il passe avec succès. Il demande alors d'être admis au nombre des enseignes de vaisseau auxiliaires. Des attestations de bonne conduite et de bonne moralité de la part de certains de ses supérieurs et du maire de Cournonterral, Jacques Ferrières, favorisent son admission. Voici en quels termes comment il parle de Junior "de bonne vie et mœurs, il s'est toujours très bien conduit, n'ayant jamais donné lieu à aucune plainte ni aucun reproche contre lui". Le 3 octobre 1862, il est nommé enseigne de vaisseau auxiliaire.



Dans cette deuxième partie du XIX^e siècle, la France poursuit sa campagne d'expansion coloniale notamment en Extrême-Orient. Le traité "de paix et d'amitié" de Saigon vient d'être signé.

Junior est envoyé en Cochinchine sur le trois mats "La Garonne", puis embarqué sur le Didon, frégate à

voile de 60 canons. La frégate Didon participait à la protection de Saigon. Du Didon il embarque sur le Duperré et enfin sur le Japon qui transportait des malades et des blessés. Alors qu'il est en Egypte, une commission de santé décide le 2 juillet 1864 de le renvoyer en France le plus vite possible car Junior est atteint de diarrhée chronique et d'anémie. Il va donc retrouver sa famille et Cournonterral pour trois mois de convalescence.

En 1865, on retrouve Junior en campagne au Gabon. Son bulletin de notes est généralement élogieux, il est perçu comme un homme d'action, zélé, ayant une grande expérience de la mer, bon manoeuvrier. Un rapport de 1866 moins satisfaisant, on lui reproche de manquer de tact et de mesure dans ses relations.

En 1867, âgé de 30 ans, il est chargé de l'artillerie sur l'avisos Le Phénix. Ce bateau stationnera quelques temps à Civitavecchia, port situé près de Rome. Il en profitera pour apprendre l'italien et observer les matelots. Il constate que la bottine napolitaine, et la guêtre du soldat italien protègent mieux le pied que l'équipement français, il rédige un rapport qui restera sans suite.

En 1877, un rapport très élogieux du capitaine Delorisse lui vaut d'être proposé pour la Croix de la Légion d'Honneur. Le 23 août 1879, il sera promu au grade de Chevalier.

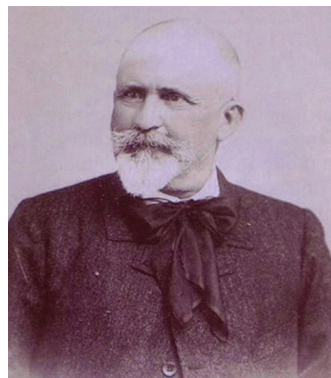
Après une dernière campagne au Tonkin, il revient en France pour se soigner à Lamalou les bains et à Cournonterral.

Par décret du Président de la République, il est élevé au grade de capitaine de frégate. Il ne jouira pas de cette promotion car une semaine plus tard, le 28 août 1885, il décèdera à l'âge de 48 ans à l'hôpital de Saint Mandrier lors d'une épidémie de choléra et de typhus. Le journal "L'Eclair" et des journaux parisiens "La lanterne" et "Le Gaulois" lui ont consacré une rubrique. Soulignons que "Le Gaulois" avait comme rédacteur en chef un cournonterrais, Emile Blavet.

Junior Viala, fils de Raisin, viticulteur qui ne savait ni lire ni écrire, a été le premier cournonterrais à être décoré de la Croix de la Légion d'Honneur.

CHARLES POMPILIUS BASTIDE

De lui, beaucoup de Cournonterralais connaissent surtout le barde vigneron, le poète. Celui qui, avec ses amis, créait et montait des pièces qu'ils interprétaient dans un cadre de théâtre de verdure avec leur troupe "Lou Cat Nègre" devenue ensuite "Cournon Artiste". Mais peu savent que ce fut aussi un éminent homme politique au service de Cournonterral.



Charles Pompilius Bastide était né à Cournonterral en 1845 dans une famille protestante de propriétaires vignerons. A son tour devenu viticulteur, il produisit du raisin de table et du très bon vin. Lors d'une foire au vin de Montpellier, il fut même lauréat de la société centrale d'agriculture où il reçut une médaille d'argent pour ses terres de l'Oulieu situées de

l'autre côté du Coulazou. En marge de la vigne, il s'occupait aussi de ses arbres fruitiers, de son potager, de ses quelques vaches qu'il n'hésitait pas à prêter au berger en échange de crottins de brebis pour enrichir ses sols. Il fournissait des fagots de sarments aux boulangers du village et vendait son tartre. C'était cela, la vie professionnelle de Lius Bastide.

Mais ce terrien consciencieux s'intéressait aussi à la vie de la cité. Le village, depuis le milieu du XIX^e siècle, était traversé par des catastrophes viticoles à cause de l'Oïdium qui fit baisser fortement le rendement des vignes puis, vingt ans plus tard, l'apparition du Phylloxera venu des Etats-Unis qui provoqua l'exode de petits propriétaires et de leurs ouvriers et en 1978 le Mildiou ce champignon ravageur qui porta un coup supplémentaire à la viticulture cournonterralaise.

En cette période, la vie politique de Cournonterral était divisée en deux clans ; les républicains (les rouges) et les royalistes (les blancs). Suite à des campagnes électorales acharnées, ce sont des gestions alternées que la municipalité de Cournonterral connut.

Lius Bastide était un laïque et un républicain. Il fut maire de Cournonterral à deux reprises de 1884 à 1888 et de 1904 à 1908. Pendant ses mandats de maire, il règlemente les manifestations publiques qui, jusqu'alors, étaient essentiellement religieuses. Nullement anti clérical mais simplement laïque. Cette réglementation ne manquait pas de déclencher à son encontre la colère des blancs qui le prenaient régulièrement pour cible dans "La Lessive" leur gazette locale.

C'est lui aussi qui laïcise le cimetière. En 1896, deux carrés avaient été réservés aux protestants. Il abrogea donc ce plan et en établit un nouveau sans distinction de culte. Ce plan est encore en vigueur aujourd'hui. En 1906, il réalise l'installation de l'éclairage public au gaz d'acétylène. Il équipe, en premier lieu, l'école publique et la mairie.

C'est sous ce second mandat que son conseil municipal décide, dans le cadre de la loi de séparation de l'église et de l'état, que l'église et le temple devenus édifices communaux resteront à la disposition des fidèles et du ministère du culte au nom de la neutralité religieuse et de la liberté de conscience, tout en respectant les droits municipaux en se montrant respectueux des pouvoirs publics.

Respectueux de la liberté de conscience, il l'est aussi dans cette délibération du conseil municipal où il est reconnu à tout citoyen membre du conseil ou non, de prendre la parole aux obsèques d'un libre penseur.

Il s'engage également dans la défense de la viticulture et en 1905, devant la mévente du vin, il n'hésite pas à saisir le ministère des finances afin que les fonctionnaires chargés de la perception des impôts usent de la plus large tolérance à l'égard des propriétaires et ouvriers agricoles durement touchés par la crise. Il décide aussi avec son conseil municipal de ne fêter que le 14 juillet réservant ainsi la part du budget des fêtes non employée aux besoins matériels des ouvriers, premières victimes de la crise.

Pendant cette période où les viticulteurs se regroupaient pour acheter les produits en commun, Bastide fut promu à la tête de la commission chargée de réceptionner les wagons, répartir les commandes et gérer les factures. Cette gestion lourde et délicate faite par des bénévoles a permis d'améliorer le quotidien des gens en cette triste période.

En dehors de ses mandats électifs, l'histoire retiendra qu'il fut en 1894, avec François Astier, le co-créateur de la première foire au vin de Cournonterral qui connut un immense succès. En 1921, il présida à la Salle du Peuple, une conférence publique sur le féminisme où il rappela le rôle des femmes de Cournonterral qui depuis le Moyen-Age se sont fortement impliquées dans la vie locale. *"Cette participation aux affaires publiques, à une époque où le féminisme est loin de son expansion, nous prouve qu'en ce monde l'homme et la femme nés pour se comprendre s'aider et s'aimer doivent s'unir pour travailler ensemble au bien-être social et moral universel"* devait-il déclarer lors de son allocution.

Toujours en 1921, avec le député maire Pierre Viala, il crée une section des jeunesses laïques et républicaines qui en septembre de la même année organise une grande manifestation républicaine à Cournonterral, en présence des parlementaires héraultais, des départements voisins et de Gaston Doumergue, futur Président de la République. Cette manifestation dite de la Sainte Union Républicaine était organisée pour lutter contre la politique de régression de la Chambre du Bloc National. Son point d'orgue, après les débats du jour, fut sans doute sa conclusion ! Une grande retraite aux flambeaux aux cris de "Vive la République !" dans les rues de la commune.

Lius Bastide ne ménageait ni son temps, ni sa peine quand il s'agissait de la laïcité et de la république. Il était également ouvert aux causes qui portaient à ses yeux des idées de liberté, de progrès social. C'est ainsi qu'en 1907, il accueillit favorablement les doctrines nouvelles qui allaient dans le sens de sa pensée et de son action, notamment le communisme.

Charles Pompilius Bastide dit Lius était donc un homme aux multiples facettes. Homme politique profondément humaniste et tolérant, républicain et laïque convaincu, mais aussi barde vigneron et poète dont les écrits sur la terre d'oc et son village qu'il aimait tant, et son action pour la cause publique nous laisse un héritage considérable.



Paul Cyprien Redonnel est né à Courmonterral le 21 janvier 1860 au sein d'une vieille famille de propriétaires viticulteurs. Au XVIII^e siècle, un de ses ancêtres fut pasteur protestant ; lors de sa naissance un de ses proches, Laurent Redonnel est le maire du village. Sa mère, Scholastique Coste est alors âgée de 28 ans, son père, Jean a 53 ans

et décèdera un mois et demi après la venue de l'enfant. Entre sa mère et sa grand mère, il grandira au village et gardera un souvenir ému et profond de cette période.

En ce temps-là, la rue était le terrain de jeux des gamins. Dans le recueil "Faune et Flore", il évoque sa grand-mère qui, assise devant sa porte, leur raconte des histoires comme "La rate penade" (chauve-souris en occitan) ; il se souvient aussi des jeux auxquels ils se livraient : "les olivettes", "l'enfer", "au loup", "les brochettes de papier en feu"...

Paul s'avère excellent élève ; pour faciliter ses études supérieures, la famille choisit de s'installer à Montpellier où il fréquente l'école du Sacré Cœur. Il y rencontrera Jean-Charles Brun, le chantre du régionalisme. Après avoir obtenu une licence es-sciences, il décide de "monter" à Paris. En cette fin de XIX^e siècle, la capitale exerce un fort pouvoir attractif sur les jeunes gens audacieux qui pensent avoir quelque chose à prouver.



A trente ans, il épouse à la mairie du 8^e arrondissement Marie Mathieu, fille d'un avocat ardéchois. La mariée divorcée est âgée de trente-cinq ans. Ils s'établissent au boulevard Saint-Marcel. Prévu pour le 11 novembre 1890, leur mariage est loin d'être banal. En effet la mère et la grand-mère avaient fait le voyage de Courmonterral

à Paris, mais le moment venu, le maire doit annuler la cérémonie car le couple ne s'est pas présenté. Cinq jours plus tard l'union sera célébrée mais sans la mère et la grand-mère retournées en province. Cette anecdote est révélatrice de la mentalité de ces artistes et intellectuels parisiens de l'époque, se moquant des conventions et ne reculant devant aucun canular.

Dans l'acte de mariage, Redonnel est cité comme publiciste. En 1889 il est parvenu à approcher le ministre historien et académicien Jules Simon, président de la société littéraire La Pomme. Alors qu'il organise un banquet dans le but de réunir les sociétés de provinces basées à Paris comme La Cigalo d'Or ou Les Félibres de Paris, Paul Redonnel devenu secrétaire du ministre, y porte un toast dans lequel il manifeste son désir de synthèse entre littérature et décentralisation. Cet événement consacre

l'avènement de l'homme de lettres dont les débuts vont être très remarqués et appréciés. Dès lors, il rencontre tout ce que Paris compte en matière de poésie symboliste. Il collabore aux revues littéraires en vogue tels Les Essais et L'Hermitage d'Henri Mazel et André Gide ; il devient le secrétaire de la plus célèbre des revues symbolistes, La Plume fondée par Léon Deschamps, il en sera le directeur après la mort de celui-ci. Il publie la plaquette "La mort du vieillard", un nouvel ouvrage en vers, "Liminaires" est en voie de parution. Ce recueil est dédié à Léon Dequillebeq, secrétaire de la revue montpelliéraine Chimère et futur chansonnier du Chat Noir. Il dédie par ailleurs certains textes à ses amis de Montpellier, Arnavielle, Dévoluy, à des écrivains comme F.Guérin, Maurras, Coppée, à E. Raynaud, critique au Mercure de France. "Paul Redonnel rédige des vers réguliers qu'il s'amuse à désarticuler et s'inscrit ainsi dans la modernité. Loin d'oublier ses origines paysannes, il place son œuvre sous l'égide des "ignorants de la glèbe" dont je tiens le meilleur de moi-même".

*Oh ! Cette éternité de l'être qui me hante
La brise susurre, l'autan gronde le glas
Funèbre, coutumier de la tristesse, et las
De tinter sa plainte monotone lente
N'en finit plus en son suprême tintement
Est-ce la vie ? Est-ce la mort ? ou seulement
Sous un aspect divers, l'implacable tourment ?
Le glas livre mon cœur en proie à l'épouvante.*

Ces vers révèlent un être tourmenté une âme torturée. Dans "L'assiette au beurre", il oublie ses états d'âme pour donner dans le social et encourager les défavorisés.

*Révolte-toi déshérité car ton sang coule
Rouge comme le leur ; et toi, le flot qui roule,
Lave, lave l'humanité.
Debout ! Du cœur au ventre ! Et ne commets pas la faute
De mourir en vaincu ; compte les tiens et ôte
Qui te gêne !*

"Liminaires" recueille des critiques très favorables venant de l'Eclair de Paris, du Petit Méridional, du Figaro ; le fondateur de La Plume, Leon Deschamps salue un auteur "possesseur d'une âme candide et bonne en laquelle ceux de la glèbe ont versé leurs trésors d'amour". Paul Valéry voit en lui "une personnalité précieuse". Enfin Alcide Guérin fait une analyse fine de l'œuvre :

*"Imaginez une langue précieuse, alambiquée savante
jamais banale, parfois obscure, la langue d'un poète
très érudit, un pur métaphysicien qui aurait fréquenté
les latins, posséderait à fond le faire des grands poètes
contemporains, qui cherche toujours l'accent qui traduira
les doutes compliqués de son esprit, les troubles raffinés
de son âme. "*

Enfin au printemps 1894, paraît l'œuvre majeure de Redonnel, "Chansons éternelles" qu'il avait commencé d'écrire à 18 ans. L'œuvre enrichie des dessins de 42 illustrateurs obtient un grand succès. Il l'offre aux femmes de sa vie, "à l'intellectuelle et vaillante compagne, à ma vieille mère et à la mère de ma femme pour lesquelles je suis presque un dieu". Il l'offre également à ses amis félibres, Mistral, Arnavielle, Chassary, Dévoluy, Maurras. Dans les années 30, Léon Teissier dit : "C'est un des



livres les plus attachants qui soit, riche et sincère, une des grandes œuvres où il est aussi difficile d'entrer que de sortir. Dans "Chansons éternelles", l'écrivain réalise toutes les synthèses : Paris et l'occitanie, vers et prose, ésotérisme et christianisme, élitisme et action sociale virulente, érotisme et virginité."

Bien qu'ayant choisi de vivre à Paris, Paul Redonnel ne renie rien de ses origines. Pour lui, parisianisme et régionalisme ne sont pas incompatibles, "il est de ceux qui sortirent l'occitan de son provincialisme vieillot pour le confronter de plain-pied avec la littérature française". Il milite pour la sauvegarde de son dialecte au sein du félibrige parisien. Des cours d'amour, des concours ouverts à tous sont organisés. C'est dans ce cadre que le cournonterralais Bastide de L'Oulieu obtiendra une récompense pour son œuvre. Reconnu "Ouvreur de la littérature occitane", Redonnel se situe dans la mouvance des félibres fédéralistes (plutôt Rouges). Il s'engage dans la lutte contre toutes les formes d'exclusion : pour le régionalisme, aux côtés des déshérités, contre l'antisémitisme. Il milite, le terme n'est pas trop fort, car à Paris pour beaucoup, l'occitanisme n'a pas sa place. Lecomte de Lisle ose dire "Au sud de la Loire, il n'y a rien !".

Edouard Drumont attaque les Jeux Floraux de Toulouse qu'il traite de "ramassis de méridionaux séparatistes et de rastacouères". A cet antisémite notoire qui vient de publier un pamphlet "La France juive", il répond en occitan :

"Que veguié de Jasious pertout, aco's soun affaire ! Quant à nautres nous faran pas jamai creire qué lou sourel parla fraciman as ouliviès, à las figuieiras, as amourès, as castanhiès, as eusses, as arbousiès de nostre Lengadoc ; e lou sourel, que lou diable iè sièguè, es pas franc maçon !".

"Qu'il voie des jasons partout, ça c'est son affaire ! Quant à nous ils ne nous feront jamais croire que le soleil parle français aux figuiers, aux mûriers, aux chataigniers, aux yeuses, aux arbousiers de notre Languedoc, et le soleil, que le diable s'en mêle, n'est pas franc-maçon, ni juif !".

En 1891, il ouvre une parenthèse dans sa vie parisienne et regagne Montpellier, officiellement pour des raisons de santé. Mais l'activité qu'il manifeste permet de douter de cet argument. Il devient secrétaire de La Cigalo d'Or à laquelle il redonne vie. Sous son impulsion, Montpellier va devenir une des capitales littéraires de la France ; parallèlement il fonde une revue d'idées Chimère où il traite de socialisme intégral, d'altruisme, de l'extension des pouvoirs de l'Etat.

Si près de son village natal, il est évident que Redonnel va consacrer un peu de son temps à sa famille et à ses amis. Il fréquente alors la société félibréenne de Cournonterral Lou Cat Negre fondée par Aphrodise Tinière et Bastide de l'Oulieu avec lequel il entretient une correspondance. Il est admis de penser que Redonnel n'est pas étranger au choix de ce nom ; rappelons qu'il était associé au chansonnier Dequillebec fondateur du célèbre cabaret parisien Le Chat Noir. En témoigne le poème du félibre cournonterralais, Danton Cazelles :

Lou Cat Negre est dabalat
Dau pioch parisenc de la Buta
En co de Paulet a scalat
Ounte la pou dau rat lou buta
Le Chat Noir est descendu
De la colline parisienne de La Butte
Il a grimpé chez Paulet
Poussé par la peur du rat

A partir de 1929 on n'entend plus parler de l'écrivain. Le décès de son épouse va l'affecter profondément, il continuera cependant à s'intéresser aux sciences occultes et poursuivra son action envers les déshérités pour se retrouver lui-même dans la misère.

Extrait de la rubrique nécrologique de la revue Comédia :

"Paul Redonnel est décédé le 2 février 1935 à l'hôpital Necker. Il portait fièrement sa misère - la misère aux mains blanches, celle qui ne demande rien, à qui on ne donne rien, parce que celle-là n'est pas à craindre. Avant de quitter cette vie qu'il aimait, bien qu'elle fût marâtre comme pour tous ceux qui s'attardent à contempler les étoiles jusque dans leur vieillesse, il formula ce double vœu : être enterré aux côtés de Marie, la fidèle compagne de sa vie et que l'Assistance Publique ne saisisse pas sa pauvre petite bibliothèque et ses manuscrits."

Curé de Cournonterral de 1772 à 1780



Ecrivain occitan, il a marqué et influencé nos auteurs locaux. Jean-Baptiste Fabre qui se fera appeler, après s'être fait anoblir : Fabre de Saint Castor, ne peut être qualifié de félibre puisqu'à l'époque où il vivait, le mouvement félibréen n'avait pas vu le jour. Cependant les félibres se réclament de lui, le vénèrent et l'admirent. Comme lui, ils ont adopté la langue française tout en refusant de renier leur langue maternelle :

l'occitan. Comme lui, ils ont fait avancer la langue française mais c'est dans l'occitan qu'ils ont trouvé les mots justes pour exprimer leurs émotions, l'amour de leur terre et dresser des portraits avec un humour souvent caricatural.

Né à Sommières le 26 mars 1727, J.B. Fabre était le fils de Claude Fabre, régent des écoles chrétiennes et d'Elisabeth Causse, enseignante à l'école de filles ; tous deux étaient originaires de Saint-Pargoire. De faibles appointements offraient de maigres ressources à cette famille de trois enfants. J.B. fréquentait les enfants du village, se baignant dans les "gourgs" du Vidourle, grimpant aux arbres en quête de nids. C'est évidemment en langue d'oc qu'il conversait avec eux. C'est à l'école et dans sa famille qu'il s'initie au français. Aussi élégamment qu'il sût le manier, après des études supérieures chez les jésuites, il se sent mal à l'aise dans cette langue apprise et continue d'utiliser le patois chaque fois qu'il le peut. A douze ans, il est tonsuré bien que rien n'indique une vocation religieuse mais c'est la seule façon d'assurer son avenir. Il étudie la rhétorique et la théologie à l'université de Montpellier.

En 1752, âgé de vingt-cinq ans, il est ordonné prêtre à Nîmes ; impatient de ne plus être une charge pour sa famille, il accepte le poste de vicaire dans un village du Vaunage : Aubais, paroisse sans titulaire depuis cinq ans. Cette région, récemment encore huguenote, convertie par la force, n'éprouve pas une foi débordante dans le catholicisme. Mal logé, mal payé, il peine à se nourrir. Cependant, grâce à son talent de prédicateur et ses sermons émouvants, il parvient à conquérir la sympathie des habitants : *"les paysans le chérissaient, il était leur conseil, leur consolateur, leur ami. Les gens d'esprit recherchaient sa conversation semée de traits saillants et de réparties originales. Les familles les plus honorables lui confiaient leurs enfants. Il avait le talent si précieux et si rare de rendre l'étude aimable ! Il se faisait enfant avec ses disciples. L'écolier le moins docile ne résistait pas à ses manières douces"* écrivait son biographe Brunier. Ainsi, hormis son sacerdoce, il passe le plus clair de son temps avec le curé, le chapelain, le notaire, le chirurgien, les consuls, leurs femmes et leurs filles et le maître d'hôtel du château où le couvert lui est offert. C'est pendant son séjour dans cette paroisse qu'il écrira "L'Opéra d'Aubais", édicacé à la châtelaine. Ils auraient bien fait de se méfier, tous ces notables dont il partageait les divertissements. Ses yeux ne perdaient rien du spectacle qu'ils lui offraient. De ces bonnes gens gonflés d'importance, avides de paraître et d'égoïsme, il esquissait les impitoyables caricatures qui peuplent toute son œuvre. Deux mois à peine après son installation, survient dans sa vie un événement qui en bouleversera le cours. En effet, il reçoit la visite de sa belle-sœur qui, fort avancée en grossesse, ne fait rien de mieux que d'accoucher, le lendemain de son arrivée, d'un garçon que l'on baptisera J.B. Castor et que Fabre chérira comme son propre fils. Il l'élèvera et ira jusqu'à se faire anoblir pour l'aider dans la carrière militaire qu'il choisira. Le nom roturier de Fabre est abandonné pour celui de Fabre de Saint Castor.

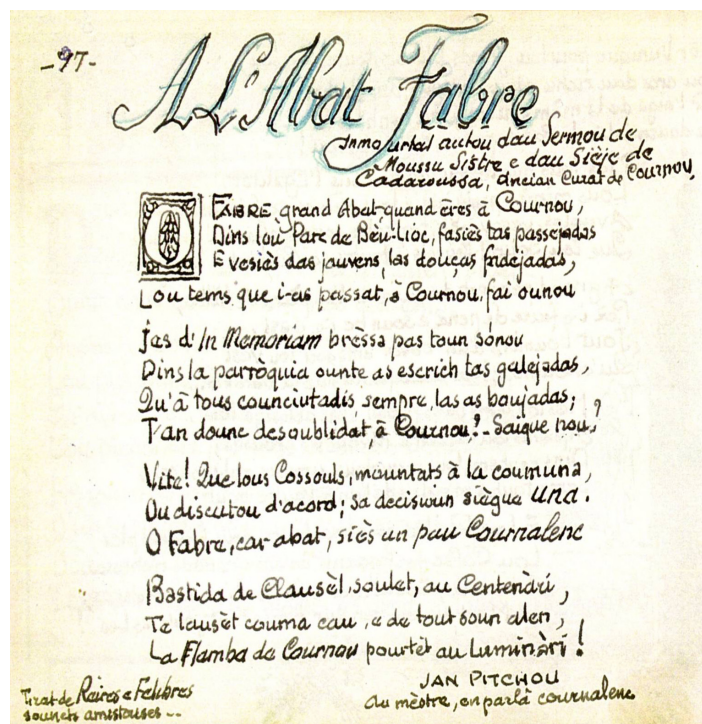
En 1756, après un bref passage à Vic la Gardiole, il est nommé à Castelnau où il écrit : "Lou trésor de Substancion". En 1762, il est

appelé en chaire de rhétorique à l'université de Montpellier où il exercera pendant un an. Il est reçu à l'hôtel de monsieur de Saint-Priest séduit par son esprit brillant et sa verve endiablée. En 1763, il réintègre la paroisse de Castelnau puis est successivement nommé au Crès, à Montels et en 1773 à Cournon. La paroisse compte, alors, huit cent catholiques et deux cent protestants. C'est là qu'il imagine sa fameuse épopée : "Lou siège de Cadaroussa" histoire d'une famine qui sévissait en Avignon et dans laquelle il se livre avec un talent rabelaisien à la caricature de toutes les couches de la société.

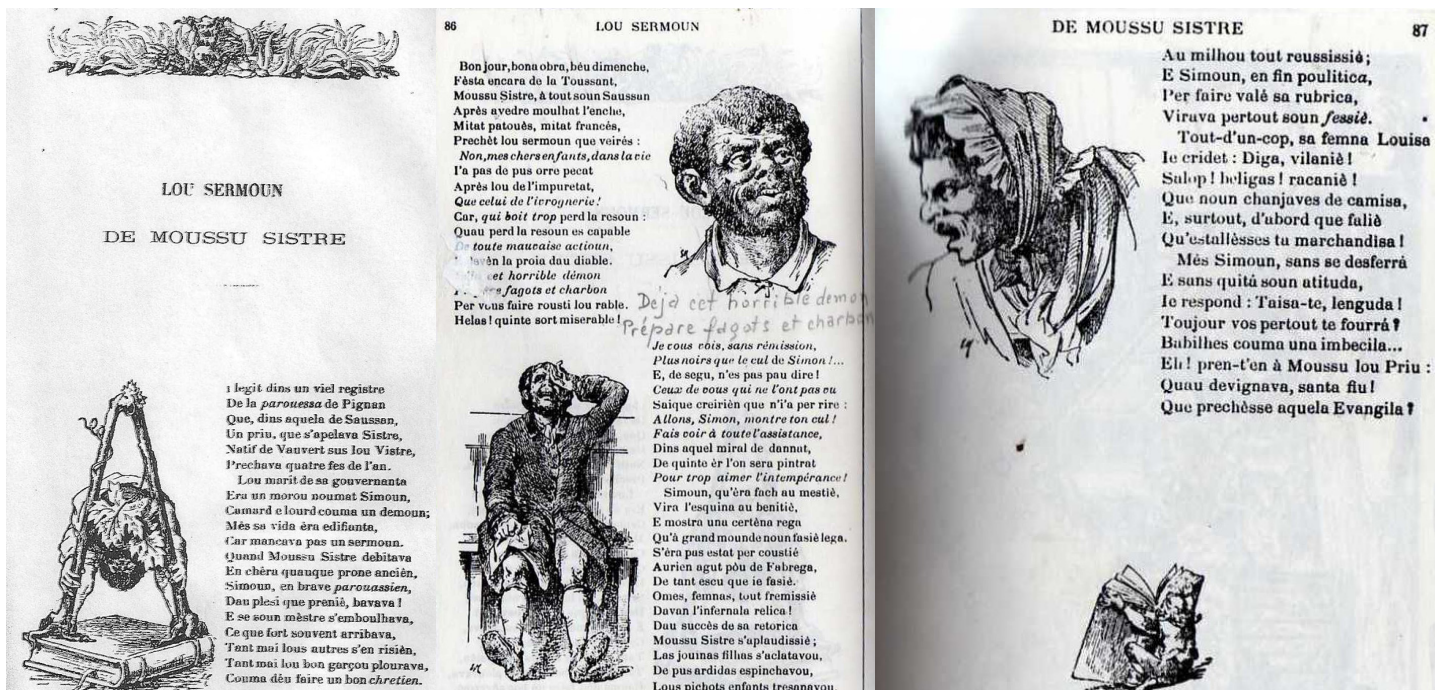
Poème de Danton Cazelles

Ô, Fabre grand Abbé, quand tu étais à Cournon
Dans le parc de Beaulieu, tu faisais tes promenades
Et tu voyais les doux badinages de la jeunesse
Le temps que tu passas à Cournon, lui fait honneur
Rien, dans notre mémoire ne berce ton souvenir
Dans cette paroisse où tu as écrit tes galéjades
Que tu as largement déversées sur tes concitoyens
Ils t'ont donc, oublié à Cournon ? Peut-être pas ?
Vite ! Que les élus de la commune
S'accordent sur le sujet : que leur décision soit unanime.
Ô Fabre, cher abbé, tu es un peu Cournalenc.
Seul, Bastide de Clauzel, au Centenaire
Te loua comme il se doit et de toute son âme
Eclaira de ta gloire le flambeau de Cournon !

Jean Pitchou (Danton Cazelles) maître en parler cournalenc



Son neveu reste son souci permanent ; pour tenir son rang, il harcèle le pauvre abbé de pressantes demandes d'argent. Pour s'en procurer, Fabre se lance dans des productions littéraires telles que "Réponse aux questions de Zapata" où il critique les écrits de Voltaire. Mais il n'est pas soutenu par l'archevêque de Paris, cet ouvrage ne sera pas publié. S'étant épris d'une jeune baronne pourvue d'un enfant, le neveu l'épouse et le couple décide de partir à Saint Domingue. L'abbé, installé à Celleneuve depuis 1780, fait appel à monsieur de Saint Priest pour arranger la carrière militaire de son neveu mais au moment de partir, la jeune baronne accouche d'une petite fille ; le voyage est différé mais en 1782, le couple prend le départ pour l'Amérique en abandonnant la petite fille aux bons soins de l'abbé. Il ne reverra jamais son neveu chéri et décédera à cinquante-six ans, le six mars 1783.



Oltre les pièces déjà citées, l'abbé Fabre en a écrit beaucoup d'autres telles : "La fam d'Eresitoun", imitée d'Ovide, "Istoria de Joan l'an-pres", "Satiras", "Epigramas", sa burlesque traduction de l'Odyssée, "Acidalia ou la fontaine de Montpellier", "Amphitrite ou le Pasteur maritime", "Théophiste ou le martyr de Saint Eustache", "Les songes", "Les philosophies modernes", "Le temps et la vertu" et surtout le fameux "Sermon de Moussu Sistre".

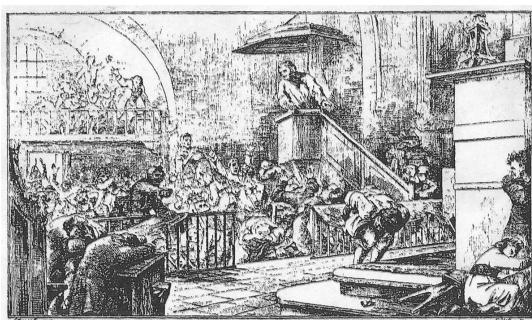
Le sermon de monsieur Sistre

J'ai lu dans un vieux registre
De la paroisse de Pignan
Que, dans celle de Saussan
Un prieur qui s'appelait Sistre
Natif de Vauvert sur le Vistre
Prêchait quatre fois par an.
Le mari de sa gouvernante
Était un laideron nommé Simon
Camard et laid comme un démon
Mais sa vie était édifiante
Car il ne manquait pas un sermon.
Quand Monsieur Sistre débitait
En chaire quelque prône ancien,
Simon, en brave paroissien
Prenait tant de plaisir, qu'il en bavait !
Et si son maître s'embrouillait,
Ce qui arrivait fort souvent,
Plus les autres en riaient,
Plus le bon garçon pleurait,
Comme doit faire un bon chrétien.
Bon jour, bonne œuvre, beau dimanche
Encore la fête de Toussaint
Monsieur Sistre à tout Saussan
Après avoir mouillé ses lèvres
Mi-patois, mi-français,
Prêcha le sermon qui suit :
Vous, mes chers enfants, dans la vie,
Il n'est pas de plus horrible péché,

Après celui de l'impureté
Que celui de l'ivrognerie
Car, qui boit trop, perd la raison.
Celui qui perd la raison est capable
De toute mauvaise action
Et devient la proie du diable.
Déjà cet horrible démon
Prépare fagots et charbon
Pour vous faire rôti le râble.
Hélas ! Quel sort misérable !
Je vous vois sans remission
Plus noirs que le cul de Simon !
Et pour sûr, ce n'est pas peu dire !
Ceux de vous qui ne l'ont pas vu
Croiraient qu'il y a de quoi rire.
Allons, Simon, montre ton cul !
Fais voir à toute l'assistance,
Dans ce miroir de damné
L'apparence que l'on prendra
Pour trop aimer l'intempérance !
Simon, en bon valet
Tourne le dos au bénitier
Et montre une certaine raie
Qui faisait peu d'envieux.
Si leur village avait été plus proche
Les gens de Fabrègues auraient été effrayés
Par tant de noirceur.
Hommes et femmes, tout frémissait

Devant la relique infernale !
Monsieur Sistre se félicitait
Du succès de sa rhétorique,
Les jeunes filles se tapissaient
Les plus hardies jetaient un œil,
Les petits enfants,
Tout allait pour le mieux
Et Simon, fin politique,
Pour valoriser sa rubrique*,
Tournait son fessier dans tous les sens.
Tout d'un coup, sa femme Louise
Lui cria : "dis donc, vilain,
Dégoutant !
N'aurais-tu pas pu changer de chemise
Surtout en sachant que tu devais
Étaler ta marchandise" !
Mais Simon, sans se démonter
Et sans quitter son attitude
Lui répond : "toi, mauvaise langue !
Tu veux te mêler de tout !
Tu babilles comme une imbécile
Eh ! Prend-t-en à monsieur le Prieur.
Qui aurait pu deviner, sainte Foi !
Qu'il allait prêcher un tel évangile" !

* Rubrique :
en liturgie catholique, indication pratique sur les
règles à observer dans un office.



Montpellier l'a pas oublié : derrière l'église Saint Roch à Montpellier, on peut voir adossé à un mur de pierres, le buste sculpté de l'abbé Fabre de Saint-Castor. Quant à Courmonterral, son nom est inscrit, parmi d'autres prêtres, sur un marbre à l'entrée de l'église.

Souhaitons, qu'au travers de cet article, les courmonterralais découvrent un personnage attachant, haut en couleur, défenseur de la langue occitane, dont ils auront envie de lire l'œuvre et notamment "Lou Siège de Adaroussa".

Bibliographie : "Œuvres complètes de langue d'oc" par J.B Fabre, illustrée par E.Marsal. Ed : "Culture provençale et méridionale" Marcel Petit, place de l'église, Raphèle 13200

"Mademoiselle" et Cournon



Rose Fournier est née en 1899 à Béziers. Fille unique d'une famille de commerçants, elle suit au conservatoire de la ville des cours de diction et de chant. Après le Brevet Supérieur, elle intègre l'Ecole Normale de Montpellier où elle rencontre Marie-Louise Théron et Julie Barthès qui viendra les rejoindre en 1922.

En octobre 1919, Cournonterral attend deux nouvelles enseignantes. La guerre de 14 vient juste de se terminer, de nombreux soldats n'en sont pas revenus, d'autres ne sont pas encore démobilisés, cependant le village pense déjà à honorer leur mémoire par la construction d'un monument. C'est dans ce climat que Rose Fournier et Marie-Louise Théron s'installent respectivement dans l'école primaire de filles qui compte trois classes et 70 élèves et l'école maternelle à 2 classes et 71 élèves.



Le village s'éclaire à l'acétylène, n'a pas l'eau courante ; les besoins en eau sont couverts par quatre pompes publiques (Temple, Plan de la Bibliothèque, Esplanade, Théron), par quelques puits à poulie (Place neuve, Eglise) et par les puits des particuliers. En 1920, elle voit l'installation de la lumière électrique... dont bénéficient en priorité l'Ecole et la Mairie. Terminées les fins de journées maussades quand le jour décline, bien qu'elle sut les illuminer de moments de poésie et de chant. D'anciennes élèves se souviennent. Quand on leur pose la question : "Quel souvenir gardez-vous de mademoiselle Fournier ?", elles répondent unanimement "Elle nous faisait chanter !". L'une d'entre elles dit avoir été sélectionnée avec les autres camarades pour participer à un concours de chant au Théâtre de Montpellier. Pour elle, l'éducation ne se bornait pas à savoir lire, écrire et compter. Le chant, le dessin, la couture, la pyrogravure, la broderie, trouvaient leur place dans sa classe. Ces disciplines étaient certes ludiques mais formatrices et épanouissantes. Sa

conception de l'éducation qui place l'enfant au centre de l'enseignement rejoint l'esprit de la Méthode Freinet, à l'origine de l'Ecole Nouvelle.

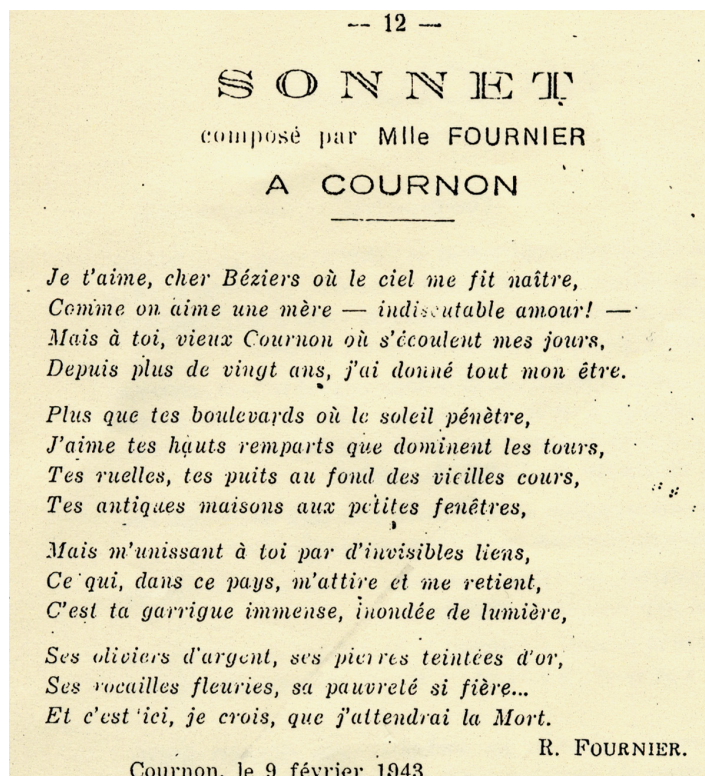
A travers des classes promenades où l'on observe le milieu, les garrigues, le village, les élèves carnet en main, notent, mesurent, dessinent. Lors de la visite du Château Dedet, elles ont pu découvrir l'orangerie, une magnifique fontaine et dessiner le portail en fer forgé, sans oublier la tour et ses gargouilles. Au rempart, elles ont suivi le chemin de ronde et découvert les caves des maisons millénaires du vieux Cournon. Ces classes "découverte" ont abouti à la réalisation d'une superbe maquette à l'échelle, incluant des notions de mathématiques, de dessin, de travail manuel, de décoration. Les sorties en campagne étaient avant tout une partie de "plein air" et de jeux, sauf qu'il était demandé à chaque élève de ramener par écrit une observation personnelle, un "sur le vif". Les sorties si attendues de ses élèves lui demandaient de gros efforts ; en effet, elle présentait une insuffisance cardiaque sévère et gravir ou dévaler un talus demandaient l'assistance physique des plus grandes. C'était une enseignante aimée et respectée. Elle punissait à bon escient ; d'un revers de main qui ne se voulait pas méchant, elle ramenait sur terre l'élève "dans la lune" ou l'étourdie. Elle rattrapait les insuffisances relevées

dans la journée en demandant à l'enfant de rester un moment après la classe.

A côté de la maîtresse d'école, il y avait l'humaniste. Dans la période troublée de la guerre elle a fait preuve de générosité, de solidarité. N'a-t-elle pas accueillie, malgré le danger que cela représentait, une enfant juive ? Cette institutrice, profondément laïque, toute vouée à son école souhaitait son rayonnement par tous les moyens. Avec ses collègues, elle initie une période de fêtes scolaires à laquelle associent les membres de l'amicale laïque et les parents.



Les trente et une années passées à Cournonterral prouvent bien qu'elle aimait ce village comme en témoigne ce sonnet :



Elle participait aux différentes manifestations qui s'y déroulaient. Membre de "Curnon Artiste" elle créa le personnage de "Ronsetta" dans la pièce éponyme d'Aphrodise Tinière. De sa belle voix, elle entonnait la Marseillaise aux repas républicains du 14 juillet ou aux cérémonies du monument aux Morts. Pendant tout ce temps, elle a partagé la vie des villageois.

Après l'électricité, elle a connu l'installation de l'eau potable. Les puits pollués avaient causé le décès de plusieurs habitants, ce qui avait déterminé le Conseil Municipal à diligenter des recherches afin de découvrir une nappe capable d'alimenter le village. C'est ainsi que Mme Mallet propose son terrain de la Maïre qui renfermait une source abondante. On l'utilisera jusqu'à ce que l'eau de l'Hérault ne vienne la remplacer.

En 1921, se crée l'association des Jeunesses Laïques. Le 25 septembre, une grande manifestation républicaine réunit autour de Pierre Viala, maire, les parlementaires du département et Gaston Doumergue qui sera élu président de la République en 1924.

En 1923, l'école reçoit de "Curnon Artiste" un don qui permettra de récompenser les élèves les plus méritants par l'attribution de livres en fin d'année scolaire. En 1932, la municipalité offre à l'école un piano qui sera installé dans le préau de l'école maternelle mais dont l'usage sera commun aux trois écoles et aux associations. Il sera un complément au guide chant qui transitait plus facilement d'une classe à l'autre.

Lors de la crise viticole de 1933, le syndicat de la viticulture demande aux maires de démissionner. M. Viala quitte donc la Mairie. Louis Pasquier assure l'intérim puis sera élu le 7 décembre 1933. Après cette période de relative tranquillité, la guerre de 40 va venir désorganiser le village. Les élèves ont en mémoire le portrait du Maréchal Pétain en bonne

place au-dessus de l'estrade, rappelant même aux petits qu'il était le Chef de l'Etat. Ne demandait-on pas aux enfants de lui écrire des lettres ou de lui adresser des dessins ?... Leur devoir de bons petits français était d'assister le matin à la levée des couleurs dans la cour de la Maternelle. En 1942, les colonnes allemandes envahissent le village s'installent en partie dans les écoles, au Café Pons, à la maison Olivier, les gradés réquisitionnent les plus belles maisons et logent chez l'habitant. La "kommandantur" est basée au Château Mallet. Alors les classes quittent l'Esplanade et vont se réfugier à l'Ecole libre pour les filles, au Clos des Pins pour les garçons, certains quittent l'école. Le village passe à l'heure allemande, connaît le couvre-feu, les perquisitions intempestives, le rationnement... 1945 voit le rétablissement de l'heure solaire et l'élection du premier maire d'après-guerre, Frédéric Solive. En 1946, on fête à nouveau le 1er Mai. C'est cette année-là que Rose Fournier prend la succession de Mme Normand à la direction de l'école de filles. En 1947, Aimé Demar succèdera à F. Solive avant de céder la place à Marcel Raux. La suppression en 1948 du train "d'Intérêt local" changera les habitudes des Cournaulencs. Il était pourtant bien sympathique ce tortillard. Certains peuvent se souvenir d'un voyage scolaire en 1946 où tout empanaché de fumée il avait conduit les enfants des deux écoles à Béziers, visiter les écluses, le pont sur Orb, les allées Paul Riquet, le Plateau des Poètes, la cathédrale St Nazaire. C'était pour les élèves un fabuleux voyage !... "Mademoiselle" tenait vraiment à leur faire connaître et apprécier sa ville natale.

Sa santé déclinant, elle parvenait difficilement à assurer sa classe. La toute dernière année de son service, il lui arrivait de ne plus descendre du tout. Ses élèves étaient alors accueillies par ses deux collègues. Cependant, elle avait à cœur de soutenir les quelques filles qui devaient passer l'entrée en 6e. Elle les recevait dans sa chambre où de son lit elle leur faisait faire la dictée quotidienne et des maths. Elle cessa toute activité avant l'âge de la retraite.



Retirée chez son amie Julie Barthès à St Thibéry, elle y décéda le 16 décembre 1950. La gazette "Message" de l'Ecole Normale publia sa nécrologie où l'on peut lire : "Mademoiselle Fournier est morte. Cournonterral est en deuil." Une scène recueillie dans la foule dira bien quelle pût être l'atmosphère en ce triste matin de décembre. Une étrangère au village constate : "Mon Dieu quante baral per una mestressa d'escola !". Une mère indignée : "Se vei ben que l'avetz pas conoguda e qu'a pas enseinat vostras filhas". Mademoiselle n'aurait pas pu souhaiter plus éloquent témoignage d'estime, de reconnaissance et d'affection.

LES FELIBRES DE COURNONTERRAL

Bastide de l'Oulieu, Claire Bonnier, Danton Cazelles, Aphrodise Tinière... et tant d'autres !

Qui sont-ils ? Qu'ont-ils fait ?

Qu'es un felibre ?

Le 21 mai 1854 au château de Font-Ségugne (Vaucluse) sept jeunes poètes provençaux se regroupent : **Frédéric Mistral, Joseph Roumanille, Théodore Aubanel, Jean Brunet, Paul Giera, Anselme Mathieu, Alphonse Tavan**. Décidés de préserver, de conserver, de sauvegarder l'occitan (leur langue maternelle), ils fondent un mouvement et adoptent le mot **félibre** pour se désigner.

Ce mot, félibre, n'a pas de traduction connue, même pour les occitanistes. Il est tiré d'un poème religieux provençal (Emé li sèt felibre de la lèi. / Avec les sept félibres de la loi.).

Nous osons une définition : foi libre...

Les Sept de Font-Ségugne annoncent à la Provence, au Midi et au monde que les rénovateurs de la littérature provençale s'intitulent désormais "félibres" et leur mouvement "**le félibrige**".

Quoi de mieux pour commencer que de raconter l'histoire de **La Coupo Santo**...

La Coupo Santo



Le 30 juillet 1867, lors d'un grand banquet à Font-Ségugne, les félibres catalans offrent une coupe d'argent aux félibres provençaux pour les remercier de l'accueil réservé à Victor Balaguer, exilé politique catalan.

Quelques mois plus tôt, en effet, le poète **Víctor Balaguer i Cirera (à gauche)** (Barcelona, 1824 - Madrid, 1901), mais aussi Jacinto Verdaguer ou Milos Fontal, s'étant dressé contre le rattachement de la Catalogne à la couronne d'Espagne, sont exilés par la reine Isabelle II. Jean Brunet, l'un des fondateurs du Félibrige avec Frédéric Mistral, leur offre l'hospitalité des félibres provençaux. Ils resteront plusieurs mois en Provence.

A l'occasion du banquet de Font-Ségugne, pour remercier les Catalans, **Frédéric Mistral (à droite)** leva la coupe pour la première fois et la consacra en chantant **La Coupo Santo**, écrite pour la circonstance sur un Noël provençal

attribué à Nicolas Saboly (en fait du frère Sérapion : *Guihaume, Tòni, Pèire*).

Au dernier couplet "Pèr la glòri dou terraire...", invitant les Catalans à communier dans la même foi, les Provençaux se levèrent pour honorer leurs invités.

Ce chant est devenu depuis l'hymne de la Provence et l'un des hymnes de l'Occitanie avec le Se Canta.

C'est le lundi de Pentecôte, au cours du banquet de la Coupe pour les festivités de la « Sainte Estelle », que le cérémonial de 1867 se renouvelle. On se lève donc seulement au dernier couplet, que l'on chante généralement après le deuxième, pour raccourcir le chant.

En principe, la Coupo Santo étant un hymne, on n'applaudit pas à la fin... Mais qui pourrait s'offusquer d'un tel témoignage d'amitié ?



La Coupo

Cette coupe est l'œuvre du sculpteur Guillaume Fulconis et de l'argentier Jarry. Elle fut faite grâce à une souscription de 1800 signatures.

Le statuaire Fulconis ne voulut pas être payé lorsqu'il apprit le but patriotique de l'objet.

Ce présent précieux est conservé chez le capoulié du Félibrige, par tradition et n'est sorti de son coffre qu'une fois dans l'année devant les félibres.

Description par Frédéric Mistral dans *l'Armana provençau*

Es uno conco de formo antico, supourtado pèr un paumié. I'a contro lou paumié, drecho e se regardant, dos gènti figurino que represènton coume sorre la Catalougno e la Prouvènço.

La Prouvènço a lou bras dre autour dóu còu de soun amigo, pèr ié marca soun amistanço ; la Catalougno met la man drecho sus soun cor e sèmblo ié dire gramaci.



*Au pèd de chasco figurino, vestido latinamen e lou sen nus, i'a, dins un escussoun, lis armarié que la designon.
A l'entour de la conço e en deforo, escri sus uno veto envertouriado emé de lausié, se legisson li mot seguènt :*

Record ofert per patricis catalans als felibres provenzals per la hospitalitat donada al poeta catala Victor Balaguer, 1867.

E sus lou pedestau soun finamen gravado aquésti àutris iscripcioun :

**Morta diuhen qu'es,
Mes jo la crech viva.
V. BALAGUER**

**Ah ! Se me sabien entendre !
Ah ! Se me voulien segui !
F. MISTRAL**

Traduction :

C'est une conque de forme antique supportée par un palmier. Contre le palmier, debout et se regardant, deux figurines représentent comme deux sœurs la Catalogne et la Provence.

La Provence entoure de son bras droit le cou de son amie pour lui marquer son affection. La Catalogne porte la main droite à son cœur comme pour lui dire merci.

Au pied de chaque figurine, en costume latin et le sein nu, il y a, dans un écusson, les armoiries qui la désignent.

Autour de la conque, extérieurement, se lisent les devises suivantes :

Souvenir offert par les patriotes catalans aux félibres provençaux pour l'hospitalité donnée au poète catalan Victor Balaguer en 1867.

Et sur le pied sont finement gravées ces deux autres inscriptions :

**Morte, on dirait qu'elle est,
Mais je la crois vivante !
VICTOR BALAGUER**

**Ah ! S'ils savaient m'entendre !
Ah ! S'ils voulaient me suivre !
FREDERIC MISTRAL**

La cansoun

Coupo Santo

Prouvençau, veici la Coupo
Que nous vèn di Catalan ;
A-de-rèng beguen en troupo
Lou vin pur de noste plant.

**Coupo Santo
E versanto
Vuejo à plen bord
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort !**

D'un vièi pople fièr e libre
Sian bessai la finicioun ;
E, se toumbon li Felibre
Toumbara nosto nacioun.

D'uno raço que regreio
Sian bessai li proumié gréu ;
Sian bessai de la patrio
Li cepoun emai li priéu.

Vuejo-nous lis esperanço
E li raive dóu jouvènt,
Dóu passat la remembranço
E la fe dins l'an que vèn.

Vuejo-nous la couneissènço

Coupe Sainte

Provençaux, voici la coupe
Qui nous vient des Catalans
Tour à tour buvons ensemble
Le vin pur de notre cru.

**Coupe sainte
Et débordante
Verse à pleins bords
Verse à flots
Les enthousiasmes
Et l'énergie des forts !**

D'un ancien peuple fier et libre
Nous sommes peut-être la fin ;
Et, si les Félibres tombent
Tombera notre nation.

D'une race qui regerme
Peut-être somme nous les premiers jets ;
De la patrie, peut-être, nous sommes
Les piliers et les chefs.

Verse nous les espérances
et les rêves de la jeunesse,
Le souvenir du passé
Et la foi dans l'an qui vient.

Verse nous la connaissance

Dóu Vrai emai dóu Bèu,
E lis àuti jouïssènço
Que se trufon dóu toumbèu.

Vuejo-nous la Pouësio
Pèr canta tout ço que viéu,
Car es elo l'ambrousio
Que tremudo l'ome en diéu.

Pèr la glòri dóu terraire
Vautre enfin que sias counsènt
Catalan, de liuen, o fraire,
Coununien tóutis ensèn !

Du Vrai comme du Beau,
Et les hautes jouissances
Qui se rient de la tombe.

Verse nous la Poésie
Pour chanter tout ce qui vit,
Car c'est elle l'ambroisie
Qui transforme l'homme en Dieu.

Pour la gloire du pays
Vous enfin nos complices
Catalans, de loin, ô frères,
Tous ensemble, communions !

Des poètes de Counonterral adhèrent très tôt à ce mouvement sous l'égide de Pompilius Bastide. La population suit avec enthousiasme ses « félibres ». Une grande félibrée aura d'ailleurs lieu en 1887.

Une après-midi de campagne, à l'Oulieu ; quelques Cournonterralais, après un bon repas, posent pour la postérité :



On peut y voir, au 3e rang : Boude fils (1er gauche), au 2e rang : Bastide Pompilius (2e gauche), au premier rang : Aphrodise Tinière (3e gauche), à sa gauche : Sérane, Montel dit «Cannelle », Tuzet et Gratien Arbousset (avec son chien).

Bastide Pompilius dit Lius



Né et mort à Cournonterral, (1845-1932), il épousa Almandine Tieulle. Deux enfants, Frédéric et Léonie naîtront de cette union.

Propriétaire de vignes, poète et auteur de pièces de théâtre, maire par deux fois de Cournonterral, c'était un homme de conviction, protestant pratiquant, attaché à des idéaux républicains et laïques, bon gestionnaire des deniers publics comme des siens et pour qui la famille comptait beaucoup.

Il fut maire de novembre 1885 à mai 1888 et de mai 1904 à mai 1908. Il refusa toute candidature de 1888 à 1904 pour ne pas contrarier son père.

Le nouveau maire Bastide Pompilius fait un beau discours plein de verve et de poésie ; nous retrouvons ce style incomparable tout le long de ses mandats et plus tard, en 1915 à Château Bas, le lundi de Pentecôte, lorsqu'il prononce ce discours patriotique :

« ... L'usage ayant consacré le lendemain de Pâques et de Pentecôte à des distractions populaires à la campagne, nous sommes venus, en ce printemps fleuri et parfumé, sous un ciel d'azur éclairé par un soleil d'or, sous les rameaux d'un marronnier séculaire, caressés d'air pur, bercés par le chant du rossignol et le murmure d'une source intarissable, sur cette terre sacrée d'Aumelas, près de ce castellas en ruines, jadis défendu par les troupes calvinistes du général Rohan, tantôt par les armées du cardinal de Richelieu...

Et mon âme de barde obscur vole aussi vers la lumière, vers ce fils de Dante, notre grand frère Gabriel d'Annunzio, le poète national, universel...

... Je bois à la France, notre mère à tous, que nous chantons, aimons, servons, chacun selon ses forces, par la parole ou la science, par l'épée ou le canon, par l'Art ou l'Idéal et c'est dans les plis de son drapeau tricolore, bleu comme le ciel, blanc comme le lys et rouge comme notre sang que nous enveloppons d'un même respect et d'un même amour tous ceux qui sacrifient leur vie pour la Patrie... »

En tant que maire, il régleme les manifestations publiques, il n'est pas anticlérical, seulement laïque, et en 1886, il autorise le curé à faire une procession au cimetière pour la Toussaint.

Le 22 février 1887, il note sur son agenda : *« le curé ne m'a pas demandé l'autorisation pour faire la procession de mardi-gras à la chapelle des Pénitents, probablement, il n'a pas voulu se soumettre à mon arrêté ou bien a-t-il pensé que le dernier article publié contre moi, dans La Lessive (gazette du village), m'avait exaspéré à tel point de lui interdire la procession. S'il m'avait demandé l'autorisation, je la lui aurais accordée ».*

Homme juste sans parti pris, il ne pratique pas la vengeance « post-électorale » bien que ses adversaires politiques le harcèlent à coup d'articles dans « La Lessive ». Un incident le démontrera : le jour des paillasses, une trentaine de costumés défilent, à la tête desquels le fils Dumas, ancien militaire-tambour qui porte, à son chapeau, l'inscription du journal La Lessive.

Ce jour là, blessé devant tant d'acharnement et de méchanceté, il compose, aussitôt, pour lui-même, un petit poème vengeur.

Bastide, maire attentif à ses administrés, note sur son carnet, le résultat de procès qui ont eu pour accusés, des cournonterralais. Lorsque ses mandats seront terminés, il recevra encore des demandes d'aide pour des formalités administratives ou autres.

Après son premier mandat, il continue à s'intéresser à la vie politique du village et, toujours, dans son agenda qui le suit partout, il note que : « les processions recommencent sans autorisation, le nouveau maire ne tient pas compte de l'arrêté et les villageois, qui ne peuvent plus circuler avec leurs charrettes, protestent. »

Lors des élections de 1898, les républicains sont en difficulté et Bastide, bien qu'en retrait de la vie politique, essaie de leur faire comprendre, à eux qui sont divisés depuis l'affaire du caissier Bories, qu'il faut s'unir et faire une liste avec des hommes nouveaux. Peine perdue, il n'est pas écouté, les réactionnaires sont élus et durant son mandat, le nouveau maire, Mr Cellier, va faire la guerre « aux républicains de la Philharmonique, aux protestants, aux francs-maçons et à... Bastide ».

Bastide est aux côtés des viticulteurs et des ouvriers agricoles dans leur lutte pour la survie.

Durant son deuxième mandat, vu la situation pénible due à la mévente des vins, il adresse au ministre des finances une demande pour que les fonctionnaires chargés de la perception de l'impôt usent de la plus large tolérance envers les propriétaires et les ouvriers.

En mai 1905, le Conseil municipal, très attaché à la solennité de la fête nationale du 14 juillet mais considérant « la situation tragique dans laquelle se débattent de plus en plus de propriétaires et d'ouvriers », décide de ne célébrer que la fête du 14 juillet et d'aider, sous diverses formes, les ouvriers avec le reste du budget fêtes.

Nous l'avons déjà vu respectueux des opinions d'autrui et de la liberté de conscience; il l'est, encore, dans cette délibération du conseil municipal, de 1905 où on reconnaît, à tout citoyen, membre du conseil ou non, le droit de prendre la parole aux obsèques d'un libre-penseur.

C'est, aussi, sous son mandat, que le cimetière sera laïcisé ; en 96, deux carrés avaient été réservés aux protestants ; ce plan est abrogé et un nouveau plan du cimetière dressé sans distinction de culte. De même, le conseil décide que, dans le cadre de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, les édifices communaux affectés aux cultes (église et temple) continueront à être laissés à la disposition des fidèles et des ministres du culte, pour la pratique de leur religion. Devant son conseil, il dit : *« qu'en cette circonstance, il y a lieu de se placer à un point de vue social de la paix, de neutralité religieuse et de liberté de conscience, tout en sauvegardant les droits municipaux et en se montrant respectueux des pouvoirs publics »*.

Très patriote, il s'inquiète de la situation internationale et note dans son agenda, en 1909 : « Léonie (sa fille) nous écrit que Charles (son gendre), de retour de Paris, a apporté une mauvaise nouvelle : c'est que nous aurons sous peu la guerre avec l'Allemagne »

Ce personnage aux multiples facettes, était, avant tout, propriétaire de vignes à Cournonterral. Il exploitait quelques 20 hectares de vignes éparpillées aux quatre coins de la commune. De Sainte Cécile à La Devéze de l'Oulieu, du mas de Chaumot aux Cambous ou aux Passes, des Prélongs aux Fraisses en passant par le mas de Nabas, Belerac, Maire, le moulin de Laude, le camp de Montagnou, le Pioch, il parcourait quotidiennement le vignoble, foulant de son pas cette terre d'Oc qui lui était chère. 20 hectares, à cette époque, représentaient une exploitation importante qui nécessitait l'emploi de deux ouvriers : Auguste Roux et Joseph auxquels s'ajoutaient occasionnellement des journaliers : Léonce Domergue et certains dont le nom évoquera des souvenirs aux vieux cournonalens : Cardonet, Vassadel, Bartabela, Malige. Pompilius Bastide participait à la taille de la vigne, à l'échenillage, présidait à la vendange. La récolte rentrée, le vin dans les foudres, il fallait encore contacter les courtiers pour le vendre. Il veillait à la santé de ses ceps et ne lésinait pas sur les engrais qui, alors, n'avaient rien de chimique. Il épandait sur les sols du fumier de bergerie venu du mas Terrus, du fumier de Marseille arrivant à pleins wagons par la gare du Midi. A cette époque, les cépages pouvaient être variés dans une même vigne : c'était l'aramon, le carignan, le bouchet, l'alicante, le jacquez, le chasselas : raisin de table qu'il vendait au marché de Montpellier. Il élevait des plants de vigne « les racinés » qu'il commercialisait avec ceux des autres producteurs du village. Il avait même créé des plants tels ses « terrets de l'Oulieu » qui lui valurent la médaille d'argent au concours de la Société centrale d'Agriculture en 1896.

Pompilius Bastide s'engage dans la défense de la viticulture. Avec François Astier, ils fondent le premier syndicat des viticulteurs de Cournonterral en 1890. (François Astier, propriétaire de plusieurs vignobles, marié à une cournonterralaise, est enterré à Cournon). Ce syndicat compte 230 membres en 1894 et va prendre la tête d'un mouvement qui s'étendra dans d'autres villages viticoles. Le dimanche 3 décembre 1893, le syndicat organise à la mairie une réunion de défense de la viticulture, on y comptera un millier de personnes venues de tout le département. Des revendications y sont exprimées, des décisions y sont prises comme celle d'organiser une manifestation à Montpellier. Le syndicat des travailleurs de terre de Cournonterral s'associe à cette idée. Cette manifestation du 12 décembre réunira 30000 viticulteurs, patrons et ouvriers. La presse parisienne relatera cette journée historique. D'autres actions suivront : pétitions, menaces de grève générale de tous les élus, des contribuables. François Astier créera un comité de défense de la viticulture, une société d'encouragement à l'agriculture, une foire exposition des vins. La première foire a lieu à Cournonterral du 21 au 24 octobre 1894 et obtient un grand succès. Le maire : Mr Amat se félicitera d'avoir eu « le grand honneur d'ouvrir l'ère des foires expositions des vins de France ». Dans les années difficiles de mévente, les viticulteurs se regrouperont pour faire leurs achats (soufre, sulfate, engrais, foin). Bastide, ce viticulteur militant au plan national comme au plan local, se retrouvera à la tête de la commission et se chargera de réceptionner les wagons, de répartir les commandes, d'encaisser les factures. Il s'investira dans cette gestion lourde et délicate sans ménager sa peine et son temps. Ici comme dans d'autres domaines, nous le retrouvons au service des autres.

Cependant, son activité professionnelle lui laissait du temps de libre qu'il consacrait à ce qui était plus qu'un passe-temps, une véritable passion : son amour de la nature. En compagnie de ses amis : Arbousset, Cabanis, Domergue, J. Martin l'instituteur, E. Gachon, Danton Cazelles, il parcourt la garrigue, cette garrigue qu'il voulait connaître dans ses moindres recoins et surtout protéger sans la dénaturer pour en jouir pleinement. Ensemble, ils aménagent des « pavillons de verdure » sorte de salons rustiques. Ainsi, au Touat, ils plantent des yeuses (chênes verts), de grands houx, des pins, taillent harmonieusement la végétation existante, débroussaillent puis installent, au centre de ce lieu, une table de pierre taillée par le maître tailleur Jourdan, roulent tout autour de grosses pierres : « les sëtis (sièges) das amics ». Cette installation terminée, ils aspergent la table de vin d'alicante. Ce lieu est baptisé « Bon repos ». C'est là que très souvent leurs promenades les mènent en ce lieu paisible et charmant « loin de la fumée âcre et des senteurs alcooliques du café Pons ». Lius y récite les vers de sa composition et écoute les productions d'autres félibres comme J. Martin. Son ami : Domergue possède près du Touat un lieu nommé : « Bomba-cuol » planté de chênes-verts. Il y inscrit, toujours sur la pierre, ces quatre vers qui témoignent de son amour et du respect qu'il a pour la nature :

*« estrangers et gens de Curnon
que venetz jout la blaca
prenetz d'aglans a plena saca
copetz pas l'aure à Domergou »*

*« étrangers et gens de Cournon
qui venaient sous les chênes
prenaient des glands à plein sac
ne coupez pas l'arbre de Domergue »*

Le Bres d'Hélène, le Bres de Michelounas, le « Round Pin » de la Devéze sont aménagés pour offrir au promeneur des endroits accueillants.

Il existe, encore aujourd'hui, du côté de Garrigues Planes, un lieu nommé Canteloup que les chasseurs connaissent bien.

Pourquoi Canteloup ? Bastide rapporte (extrait de l'histoire de Germain) cette anecdote. (S'agit-il d'une légende ou d'un fait réel ?)... *« Sous le consulat de tailleur, Bernard, un habitant du village, à l'affût d'un perdreau sous une touffe d'yeuses, y tua trois loups qui rodaient en ces lieux. Bernard fut appelé depuis : Bernard Des Trois loups. Trois sièges marquent l'endroit ; sur l'un deux j'ai inscrit « sèti à Bernard », sur l'autre : « sèti à Erménias » et sur le dernier « sèti à Bastide ». La touffe de chênes porte le nom de « mata des Trois Loups ».*

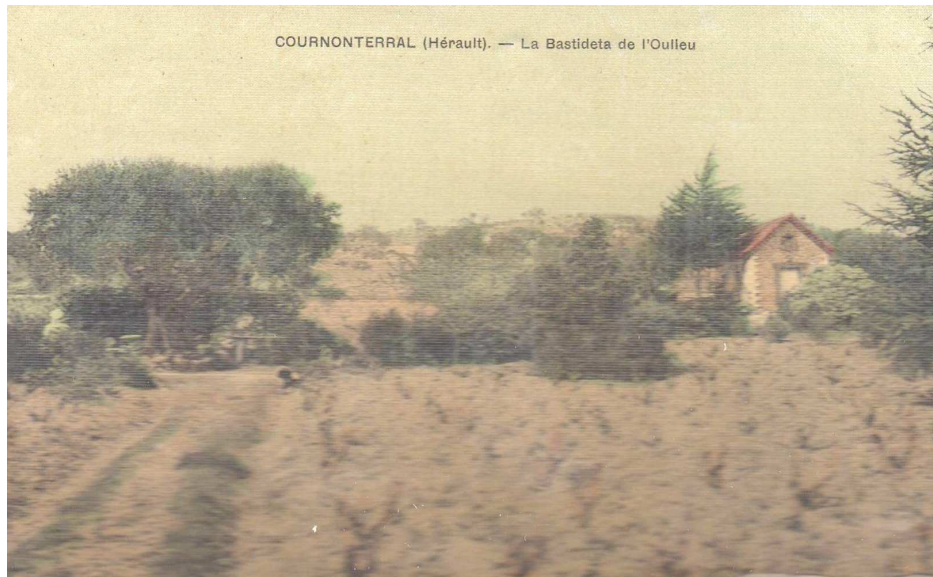
Le lit du Coulazou suscite l'intérêt de Lius Bastide : « Je suis allé, ce matin (15/8/1900) avec Paul Durand et Malig, ouvrier carrier, à l'aven auquel j'ai donné le nom de Trassegun, situé à 150 mètres en amont de l'Arche de Noé pour voir comment on pourrait le débayer. Un simple sondage a permis de constater qu'il y avait 6 à 7 mètres d'eau ». Après l'avoir débayer, ils découvrent un boyau très étroit qui paraît s'agrandir sous la rivière. Le soir, aidé d'A.Tinière et de D.Bastide, ils accèdent à une salle où se trouvait une superbe pierre. Toujours dans le lit du Coulazou, jaillissait au lieu-dit « les Regladous » une source qui alimentait, toute l'année, une cuvette d'eau limpide.

Toujours, selon le même rituel, P.B et ses amis Arbousset, Cabanis, Gachon, Bastide y placent une dalle de pierre, entourée de sétis, qu'ils baptisent « La taula dau dos regal ». Ils s'y réunissent pour prendre l'apéritif et surtout chanter, réciter des vers et s'y détendre.

Il met un point d'honneur à réhabiliter la « Baume de Bioge », grotte située près de Crespine. Son entrée était obstruée depuis 300 ans pour des raisons politico-religieuses.

Accompagné de G. Arbousset, D. Cazelles, L. Ménard de Nîmes, les demoiselles Cabanis et Bastide, des protestants de Cournonterral, il en fait débayer l'entrée : « Cazelles a écrit, sous ma dictée, sur la paroi de droite : « Bauma de Bioge barrada par ordre de Lamoignon (Intendant du Languedoc) lou 25 de jun 1696 et sur le côté gauche, doubriada per lo Conse de Cournon le 27 de mars 1887 ». Le maire, c'était lui. « Dans la grotte, nous avons chanté « c'est un rempart que notre Dieu » et sur le chemin de retour : « Lo Mazet » de Roumieux et « Magali » de Mistral. Gratien jouait de la mandoline.

Cependant, il faut garder pour la bonne bouche, ce qui fut la fierté de P.B : **la Bastidette de l'Ouilleu**. Petit mazet rustique, construit en pierres de taille et briques rouges, agrémenté d'une belle pinède plantée par ses soins et évidemment d'oliviers. On y accédait après avoir escaladé la colline par une petite allée bordée de buis aux pieds desquels fleurissait la violette. Chose originale, il y avait installé des pierres sonores, recueillies dans la garrigue et qu'une oreille musicienne, celle de G. Arbousset, sans doute, avait disposées de telle sorte qu'elles montent la gamme de do. Combien d'enfants ne se sont-ils pas essayés les jeudis après-midi, à y jouer « au clair de la lune » en tapant dessus avec un caillou ! Tout ceci, hélas, n'existe plus.



Poème : **Ma Bastideta**

*Ai Bastideta à La Deveza,
Pas pus granda qu'un moucadou,
Ounte recive, sans fadesa,
Paures e riches de Cornon,
Ma Bastideta ensouelhada
A pas besoun d'estre atifada
Per saupre plaïre à ùn passant.
Lou natural es bon enfant.*

J'ai un mazet à la Devéze
Pas plus grand qu'un mouchoir
Où je reçois en toute simplicité
Pauvres et riches de Cournon
Ma bastidette ensoleillée
N'a pas besoin d'être parée
Pour savoir plaïre à un passant
Son naturel lui suffit.

Il y réunissait sa famille, ses connaissances, relations et amis autour de succulents repas du type :

Apetissadisses :

*Burre de Cournou, Olivas de Fabregas,
Anchoias de Frontignan, Saucissa e saucissot d'Aumelàs*

Intradas :

*Pijouns à la catalana ; Pichots peses au cambajou de Poussan,
Brandada de merlussa à las trufas de Cournon-sec*

Entremets :

Gateu de ris glaçat

Roustits :

*Lebres dau bosc coumunau ;
Guindas trufadas de Cournonterral*

Desserts :

*Cremas ; Biscuits ; Poumas e sinserimbaïas d'autra mena
Café au rum de la Jamaïc*

Mise en bouche :

Beurre de Cournon, Olives de Fabrègues,
Anchois de Frontignan, Saucisses et saucissons d'Aumelas

Entrées :

Pigeons à la catalane, Petits pois au jambon de Poussan,
Brandade de morue aux truffes de Cournonsec

Entremet :

Gâteau de riz glacé

Rôtis :

Lièvres du bois communal,
Dindes truffées de Cournonterral

Desserts :

Crème, Biscuits, Pommes et assortiment de toutes sortes
Café au rhum de la Jamaïque

Au cours du repas, la littérature prenait place. Les convives déclamaient et interprétaient une de leurs œuvres.

La journée se terminait sur la place du village où une partie de la population les attendait pour savourer leurs beaux écrits. Des félibres célèbres se rendaient à la bastide de l'Oulieu : Roumieu, Arnavielle, Chassary, Rottner, Marsal et de nombreux autres écrivains.

N'écrit-on pas « Cournon est devenu pour le félibre languedocien comme un lieu de pèlerinage où les dévots de Sainte Estelle viennent reconforter leur foi et proclamer leur espérance ».

Bastide de son nom de félibre : Bastide de l'Oulieu, était **président d'honneur de la société Curnon-Artiste** dont le président était Aphrodise Tinière. Deux groupes artistiques de pensée politique différente, co-existaient : Jeanne d'Arc et Curnon-Artiste qui fut précédé par « Lou Cat Negre » dont le siège se trouvait au café Paulet (actuellement banque Dupuy de Parseval).

Augusta Paulet, la fille du propriétaire, belle jeune fille, était reconnue comme la muse des artistes. Bien que devenu infirme, le père Paulet continuait à recevoir la troupe. On pouvait y rencontrer un artiste musicien : Arbousset Gracian, un acteur de talent : Gachon Alfred, Les Boude père et fils, portraitiste et décorateur, Louis Cazelles....

Bastide écrivait beaucoup. Nous citerons son recueil de poèmes : Ma Bartassada (ma ronce), ses pièces de théâtre (Lou Transis de Mestre Danis, Ratapaplan). Chaque événement de sa vie était ponctué d'un sonnet : (Double Fête) pour sa fille, (Lycéen, Renouveau, Poisson d'avril), pour ses petits-enfants et arrière petits-enfants, (Ma Source) pour ses amis.

Il écrivait pour exprimer sa foi (Pèlerin), son amour de la nature (Violettes), son patriotisme (Drapeau-France), ses joies (Vacances), ses peines (Souffrir), ses déceptions politiques (Libéré). Il reçut les félicitations de Mistral pour l'ensemble de son œuvre, des distinctions du félibrige de Paris.

En 1905, les palmes académiques lui sont offertes. A cette occasion, Mr Gachon Jules (adjoint municipal) lui adresse un discours élogieux : « *Tout jeune tu t'es donné tout entier à cette belle langue d'Oc et tu nous as montré, bien vite, la mesure de ton vrai talent, tu as servi à profusion l'esprit et l'exubérance méridionale dans les multiples poésies sérieuses ou badines, même dans tes pièces de théâtre. Tu as fait revivre nos vieilles traditions locales, nos gracieuses légendes, tu as chanté cette terre languedocienne avec ses olivettes et ses vignes... il était bien juste qu'un pareil labeur fut récompensé.* »

Les textes de Bastide, interprétés par les membres de Curnon-Artiste, faisaient l'objet de belles soirées à Cournonterral où l'on comptait, certaines fois, jusqu'à 600 spectateurs. Elles étaient publiées dans des journaux locaux. Nous apprenons, dans un de ces carnets, que le 25 mars 1900, il a envoyé au journal « Le Petit Méridional » une nouvelle histoire : « Les Paillasses à Cournonterral ». Ne serait-il pas l'auteur de la légende des paillasses ?

Bastide de l'Oulieu participait à des « courts d'amour » (rencontres avec danses traditionnelles, poésies et contes) à Saint Guilhem, par exemple. Se rendre à Saint Guilhem n'était pas chose aisée : en charrette de Cournon à St Georges, en chemin de fer jusqu'à Aniane et en voiture d'Aniane à Saint Guilhem. Il assista aux félibrées de Sainte Estelle à Maguelonne et à Ganges.

A Cournonterral une félibrée se tint, en 1894, chez Mr Tréboulon, dans sa maison du pont de Beaulieu ; d'autres félibrées suivront.

Il fut distingué dans des concours littéraires, en particulier celui de Cannes en 1887.

Un de ses sonnets : « Plainte Eternelle », sera adressée au président Wilson des Etats-Unis lors de la participation de celui-ci à la conférence de la Paix à Paris. Mais il semblerait que c'est à Cournonterral avec la troupe de Curnon-Artiste qu'il connaît les plus grandes joies. Les répétitions, les réceptions, les collations sont fréquentes. C'est l'occasion d'apporter des nouveautés que les auteurs déclament devant leurs amis et de se faire plaisir. Les représentations avaient lieu dans des magasins (remises). Bastide de l'Oulieu pense, alors, qu'il ne pourrait y avoir de plus beau lieu pour faire vivre cette littérature occitane que la garrigue.

Le dimanche 23 février 1919, avec une dizaine de membres de la société Curnon-Artiste, il se rendra au rocher de Triviale pour tester l'acoustique en vue d'établir un théâtre de la nature. Avec Alfred Gachon, Aphrodise Tinière, ils récitent plusieurs morceaux. « La voix porte loin, on ne perd pas un mot ». Rentrés chez eux, ils commenceront immédiatement à ébaucher des plans. Dès lors, ils s'y rendront les dimanches, aidés de volontaires et de journaliers. L'emplacement de la scène est décidé. De belles pierres et des planches récupérées chez des particuliers y sont amenées.

Ce lieu magique (en dessous du Touat) recevra le nom de « Roche Dorée » et résonne, encore, de tous les beaux poèmes, comme ceux-là :

Poème Cournou (extrait)

*Cournou, clouqué d'amour ounte la poésia
Sap enfiocar mon ama ou ben l'estrementir
Te pode cantar, lausar, sans m'enrauquir
Lou deve à ton Teron que raja l'ambrosia*

Cournon clocher d'amour où la poésie
Sait enflammer mon âme ou la faire frémir
Je peux chanter tes louanges d'une voie claire
Je le dois à ton Théron d'où jaillit l'ambrosie

Poème : A l'Oulieu

Dès l'aube matinale, une porte s'ouvrait
Et Phébus pénétrait au logis du poète
De l'amphore aux raisins où le jus fermentait
Fumet de vin nouveau vous montait à la tête.

Septembre au vigneron est un mois qui lui plaît
Et chaque anniversaire, il célèbre sa fête.
Le travail, la chanson en un accord parfait
Poétisent la vie et la rendent complète.

Lorsque assis sur un banc de pierre ou de bois
Le barde-vigneron entonne un chant gaulois
En admirant du ciel le soleil des vendanges

Les belles grappes d'or aux grains doux et juteux
Emplissent les paniers couronnés de louanges,
Et ce fruit de Noé fait un vin capiteux.

Si vos pas vous amènent du côté de Triviale, vous pourrez emprunter la rue Bastide de l'Oulieu, souvenir modeste d'un grand Cournalenc, qui marqua son époque en se mettant au service de la communauté et de la langue occitane.

Poème Félibrige

J'avais rêvé d'être félibre
Je devins un jour mainteneur
Mais voulant rester homme libre
Je reste félibre amateur.

Claire Bonnier (1883-1966)

« La felibressa dou Teroun » « La Félibresse du Théron »



Claire Bonnier naît le 10 janvier 1883, à Cournonterral, dans une très vieille famille de propriétaires viticulteurs.

C'est avec sa grand-mère Clara qu'elle apprend et parle l'occitan dès son plus jeune âge. Enfant, elle passe ses moments de loisirs à broder avec sa mère, à jouer du violon, à écrire. Elle écrira tout au long de sa vie dans cette belle langue d'oc.

La guerre de 1914 arrive avec son lot de blessés, certains seront soignés au couvent de la rue du Docteur Ombras (aujourd'hui, siège des « aînés du Théron »). Claire abandonne ses loisirs pour se rendre utile auprès d'eux, elle sera **infirmière**.

Pendant la seconde guerre mondiale, on la retrouve au sanatorium « Bon Accueil », à Montpellier, à soigner les malades. Très active, elle profite de son séjour dans cette ville pour prendre des cours de doctrine sociale, d'occitan et de diction.

Elle reviendra au village en 1944 pour seconder le secrétaire de mairie.

Mais sa passion d'écrire ne la laissa jamais ; elle écrit en français, en occitan, des morceaux de prose ou de poésie. Son parrain félibréen : le majoral Albert Arnavielle l'y encourage. C'est lui qui la baptise en 1923 « la Félibressa dou Teroun » en même temps qu'il l'asperge de quelques gouttes d'eau de notre fontaine.

Membre de la société : la Saint Estelle que patronne la comtesse de Rodez-Bénavent, Claire Bonnier apparaît souvent dans son beau costume languedocien, au côté de celle-ci, dans des rencontres culturelles.

Son nom est cité dans différentes manifestations littéraires :

En 1923, au concours de poésies et pièces de théâtre à Nîmes.

En 1924, à la fête félibréenne de Sceaux où son œuvre « Lou pous de l'aven » est remarquée.

En 1925, au concours de la société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers pour ses textes « Lou poudaire » et « A la terra maire », elle y reçoit la médaille d'argent.

En 1931, à la cour d'amour au château d'Henry de Rodez-Bénavent à Rodez, elle récite « Vespras de mai »

En 1932, elle participe à la fête des jeux floraux à Pézenas, avec le poème « Lou Vi » qui sera couronné.

*Es mati, tout tremoula encara de la nioch,
A jalat e lou soù blanqueja de barbasta
N'í'a sus lou rabugas, lou bertas, la rabasta
La dralheta d'hormis, es inviolada e casta
Degus es pas passat e leù, vai pica ioch !*

*Mes chut ! veici quaucun, qu'es aquel barrulaire
Que vira lou cantou ?... lou coulet relevat,
La vesta boutounada e dins ela plegat.
Sus l'espanla lou sac, de recats gounflat,
Arriba... qu'es aquel ? Aquel ! Es lou poudaire !*

*Vai pouda ! I'a long-tems, i'a mai d'une semana,
Qu'a la vilhada à dich : « is vengut lou moumen,
D'arrapa lous ciseùs, lou boi, es pla lusent
Madur, per coumença, la luna vielha auren,
Leù... n'en cau proufita, car rend la souca sana »...*

*... A l'obra meten-nous » Oi ! A l'obra as résoun,
Poudaire car es bella e nobla e benesida !
Toun gèst doubri la dralha a la sara endourmida,
Noses, coum' un bouquet la pampa e la culida,
Sies l'artista que traça e la ligna e lou founs !*

C'est le matin, tout tremble encore de la nuit
Il a gelé et le sol est blanc de rosée,
Il y en a sur l'arbuste rabougri, la ronce, la broussaille,
Le petit chemin est inviolé et chaste
Personne n'y est passé et bientôt, huit heures vont sonner.

Mais chut ! Voici quelqu'un, quel est donc ce rôdeur matinal
Qui tourne au coin ?... le col relevé,
La veste boutonnée et dans elle pliée
Sur l'épaule le sac gonflé de provisions,
Quel est celui-là ? Celui-là... C'est le tailleur de ceps !

Il va tailler ! Il y a longtemps, il y plus d'une semaine
Qu'à la veillée il a dit : « il est venu le moment,
D'attraper les ciseaux, le bois est bien luisant mûr
Pour commencer nous aurons la lune vieille
Bientôt, il faut en profiter car elle rend la souche saine...

A l'œuvre, mettons-nous » Oui, à l'œuvre, tu as raison
Tailleur de ceps car elle est belle, noble et bénie !
Ton geste ouvre le chemin à la sève endormie
Tu noues comme un bouquet la feuille et le fruit
Tu es l'artiste qui traça la ligne et le fond !

Claire Bonnier est, ainsi, reconnue de son vivant, comme une poétesse de talent. Les journaux de l'époque : « La Campana de Maguelonna », « la Vie Montpelliéraine », « L'Eclair » publient ses textes. Elle signait, alors, sous le pseudonyme « lou mouisset » qui signifie : l'épervier.

Ses œuvres majeures : La Font del Teroun et la Feria de Courno **se trouvent à la bibliothèque municipale.** Les cournonterralais de l'époque découvrent ses écrits lors des représentations de la troupe artistique locale « Jeanne d'Arc », dans les différentes manifestations données à la salle du peuple pour la fête des mères.

Danton Cazelles, félibre connu, dans une lettre du 15 juillet 1953, lui écrit : « *Chère et honorée compatriote que n'ai-je connu plus tôt votre vrai talent de félibresse du cru, de poétesse traditionnelle et de gardienne des us et coutumes de notre beau terroir de Cur-non et de sa langue telle que la parlaient nos pères...* »

Et ainsi, de concours en concours, de félibrée en félibrée, parée de son costume de Grisette, Claire Bonnier déclame de sa voix chaude et chantante, ses textes.

Mais là ne s'arrête pas son talent, c'est avec son violon qu'elle accompagne diverses manifestations.

Le journal de la vie montpelliéraine relate qu'en 1924, lors d'une messe à la mémoire de Mistral : « la voix du violon de Claire Bonnier s'éleva comme un cri à l'âme ».

Pour une messe de Noël dans la grotte des Demoiselles, elle interprète l'une de ses créations : lo Nadau felibrenc.



Notre félibresse qui eût l'honneur d'être la reine à la cour d'amour donnée à Montpellier, au bois de la Valette, en 1933, incarne la joie de vivre, elle aime la campagne, la bonne cuisine régionale et les bons vins. Philosophe, elle ne s'attarde pas sur les tracasseries de la vie matérielle. Elle reste plongée dans la rêverie, l'imaginaire, dormant quand les autres travaillent, écrivant et composant quand ils dorment.

Poétesse, compositeur, musicienne, Claire Bonnier, notre « félibresse du Théron », fût en son temps, une figure emblématique de notre village occitan.

Danton Cazelles (1867-1961)



Né à Cournonterral en 1867, d'un père issu de Montagnac et d'une mère Cournonsécoise, il vit dans le quartier des Jasses (actuel chemin d'Antonègre) entouré de ses parents, grands-parents, ses deux oncles et leur famille, sa sœur qui lui servait de seconde maman, Madame Cazelles souffrait d'une infirmité invalidante.

Tout ce petit monde vivait en parfaite harmonie sous le même toit :
« *Acò fasié dins l'oustau une toulada de monde que n'en finissié pas pus, e una nisada d'efantous qu'aurieu à eles soules fach trembla la barraca !* »

Cela faisait dans la maison, une tablée de monde qui n'en finissait pas et une nichée de petits enfants qui auraient pu à eux seuls, faire trembler la baraque !

« *Soulamen, lou patriaca dounàva d'ordres e toutes se taisavoun quoura él badàva, lou jouines e lous vielhs. E tout acò vivié d'acordi !* »

Seulement le patriarche donnait des ordres et tous se taisaient quand il ouvrait la bouche, les jeunes et les vieux. Tout ce monde vivait en parfait accord !

La famille vivait des jours heureux à Cournonterral. C'était sans compter sur le phylloxéra, petit puceron importé des Etats-Unis, qui s'attaquait aux feuilles et surtout à la racine de la vigne et la faisait crever. Ce fléau qui s'abattit sur la région dans les années 60, engendra une crise économique profonde, plongeant les viticulteurs dans la misère ; c'est, pour cette raison que la famille Cazelles décida de quitter le village.

« *e de Cournou partiguère un pau grandet butat per lou fillossera que nous prometié pas que miséra e patimen.* »

Et je partis de Cournon déjà « grandet » poussé par le phylloxera qui ne nous promettait que misère et souffrances.

Après quelques temps passés à Cazouls lès Béziers, la famille se fixe à Légabi à dix-huit kilomètres de Toulouse, en gardant au cœur l'espoir de revenir au pays y replanter la vigne et « participer vaillamment à l'œuvre de renaissance ». Et c'est ce qu'ils firent mais sans Danton qui poursuivait de brillantes études à Toulouse et s'était bien acclimaté à cette région : « *talamen que m'assemblava i esse nascut.* »
Tellement qu'il me semblait y être né.

A vingt ans, il prend le métier d'instituteur et, à trente ans, il est nommé à Castanet, chef-lieu de canton, à deux pas de Toulouse.

« *vila qu'aviei amada ta-leu qy'i arrivèdi en gara Matabiou l'an 1880.* »

Ville que j'avais aimée dès que j'arrivais en gare Matabiau, en 1880.

Cette ville, capitale du Languedoc, il la connaît par cœur, en apprécie les rues, les remparts, les jardins et par-dessus tout sa langue d'Oc. Etabli à Castanet, il épouse Elisabeth Marie Richard, fille d'un cafetier et n'a pas d'enfant. **Apprécié comme enseignant, reconnu pour son œuvre littéraire, le village l'honorera en donnant son nom au groupe scolaire.**



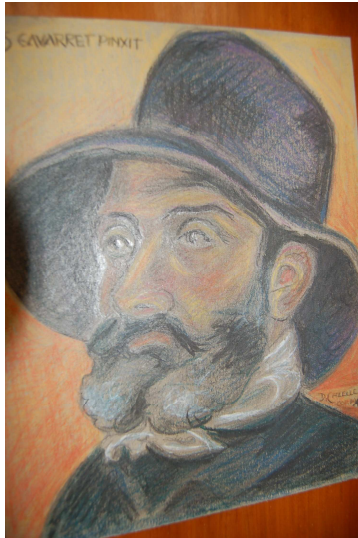
La mairie de Castanet garde précieusement ses œuvres tant picturales que littéraires.

D'esprit curieux, cet humaniste avait plus d'une corde à son arc. Erudit, passionné d'histoire, il effectue des recherches pour pouvoir faire admettre par les autorités publiques que le terme de « Tolosan » soit associé à celui de Castanet. Un décret de 1922 lui donnera satisfaction. Aujourd'hui, le village porte le nom de Castanet-Tolosan.

Très attaché à sa langue maternelle : l'Oc, il intègre « l'Escola derras Pyreneos » où il produit des œuvres multiples et variées sous le nom de Jan Pitchou. Il est nommé « Mestre en gai sabé » (Maître en gai savoir) titre attribué aux félibres qui ont remporté trois premiers prix aux jeux floraux de maintenance et reçoit la « Cigale d'or » au centenaire du félibrige en Avignon. Dans la revue « Terra d'Oc », il publie des textes, des poèmes et œuvre pour la promotion de l'occitan afin que :

« *Lengadoc e Gascougnò podèn, desanèi, fa bouna figura al constat de lour sor Prouvenço ; es necessari de fa, sense cap de pensada venjativla, la granda Sevenjo de Toulouso e Agen* »

« Languedoc et Gascogne puissent, désormais, faire bonne figure à côté de leur sœur Provence ; il est nécessaire de prendre, sans pensée vindicative, la grande revanche de Toulouse et Agen. »



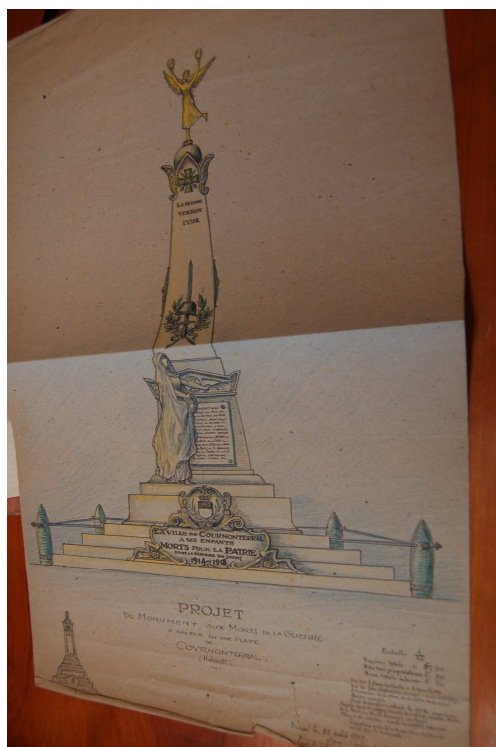
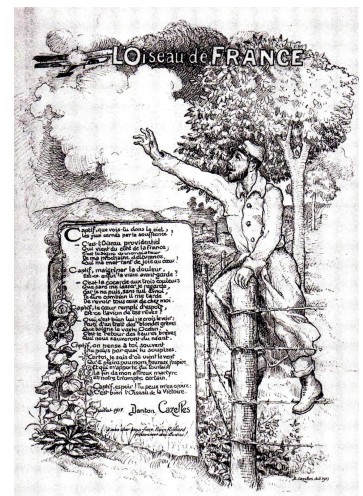
Il traduit, en languedocien : « Nadal Toulousan » d'Armand Sylvestre, rédige un recueil de poèmes sur Castanet. Sa plume légère, ses textes rehaussés d'illustrations chantent le village, les personnages qui le font vivre, la nature, la ruralité à laquelle il a toujours été attaché.

Peintre à ses heures, il a laissé des toiles représentant des paysages, des portraits ; il peint aussi des événements mémorables tel le passage du premier aéroplane au-dessus de Castanet.

Danton Cazelles participe activement à la vie du village ; non seulement en tant qu'instituteur mais aussi en s'impliquant dans la vie festive de la cité. Il apparaît que ce village aime la fête : toutes les occasions sont bonnes : fête votive, Noël, Carnaval, lundi de pâques, manifestations taurines. Son côté artiste s'exprime de multiples façons ; il agrmente, de ses dessins, le programme des fêtes, élabore des affiches, écrit les paroles de chansons souvent humoristiques (cansoun das pescofi ; cansoun das parlaïres, cansoun torina...)

Comme tous ses contemporains, les horreurs de la guerre de 1914 ne le laissent pas insensible. Il écrit, sur ce thème, des poèmes qui exaltent la patrie. Présentés sur des cartes postales et illustrés par lui-même, ses poèmes seront vendus au profit des soldats.

En 1918, germe en lui un projet ; mais quel projet ! **Celui d'un monument aux morts pour la commune de...Castanet ? Pas du tout... de... Courdonterral !**



Cournonterral, son village natal, qu'il nous fait découvrir dans ce livre : COURNOU et pour lequel il a écrit « *Imne patriau, la Cournalenca* » sur une musique de Gratien Arbousset.

La Cournalenque

Tout méridional chante sa chansonnette,
Chaque pays, son hymne national,
Le charretier chante sur sa charrette
Sur le clocher le coq chante très haut !
Les Cournalencs auront leur Marseillaise
Qui nous fera souvenir de Cournon ;
Noble cité, occitane et française,
Quand on la chante notre mal va finir.

Refrain

Hantons notre Pays,
Notre berceau, notre nid :
Pays si agréable !
Si plaisant, si aimable !
Bien heureux celui
Qui n'a pas quitté Cournon !
Enfants, croyez-moi : Aimez-le, Aimez-le !

Cournon riant souhaite la bienvenue
Aux étrangers venus dans le Midi,
Il les accueille sur sa belle avenue
Dans ses recoins il leur fait faire un petit tour.
Au grand soleil, l'ombre de ses platanes
Le rend chaudet, tiède et comme tamisé,
A l'horizon, les garrigues lointaines
Font un rideau empesé de frais.

Si vous allez sous les sombres murailles,
Vous abriter dans l'enceinte du rempart,
Ne craignez pas le courant d'air, les ombres
Si vous suez allez donc sur le parc
Vous aurez un beau point de vue sur les garrigues,
Dominées autrefois par le Moulin de Fournier
Si vous n'avez pas de fourmi à vos pieds
Escaladez ; le cordonnier rira bien !

L'air de Cournon est sain et ses fabriques
L'ont embaumé de thym, d'aspic,
Les eaux de vie remplissent les barriques.
Si vous aimez le vin, vous tomberez à pic !
Du picpoul on en a de gros tonneaux,
Mais aussi de bon cinsault et d'aramon.
Les oliviers ronds aux reflets d'argent bordent les routes ;
Des chênes verts, il n'en manque pas là-haut !

Nous avons des bals qui font tourner les têtes,
Où vont danser la jeunesse, le galant.
Les Cournalencs organisent des fêtes
Qui font sortir la population sur la place.
Eux savent aussi danser les Treilles ;
Le Chevalet saute comme un cabri
Quand le raisin déborde des paniers
Du grand Cournon se dégage l'esprit.

Au beau milieu de la belle Esplanade,
Le monument aux Enfants de Cournon,
Qui, la guerre gagnée et la paix retrouvée
Aurait dû porter la croix d'honneur,
Il nous rappelle que leur grand sacrifice
Seul, a servi à notre Liberté !
Nobles enfants, je vous hisse à la Gloire :
Ce monument vous l'avez bien mérité !



Danton Cazelles y joue le rôle d'un guide qui avec amour, poésie, émotion, présente son village comme s'il y était alors qu'il l'a quitté il y a bien longtemps.
Suivons-le à travers ses textes.

Nous y voyons l'hôtel de ville avec son horloge.
*La coumuna es un bel oustau
Ies un reloje majistrau.*

Avec les remparts, il évoque la cité au temps des seigneurs et de leurs guerres.

Lou rempart

*Quand de sètis an soustengut, quand de batalhas,
Quand de coumbats an vist, vostras fortas muralhas,...
Sous soulides remparts, de sa força, un simbeu.
A franquít es Cournou : pot largà son drapeu !*

Les remparts

Que de sièges, elles ont soutenu, que de batailles,
Que de combats, elles ont vu, vos solides murailles...
Les solides remparts symbole de sa force.
Cournon est affranchi : son drapeau peut flotter !

Dans le poème **Lou Teroun**, il reprend cette légende qui nous est chère, selon laquelle Cournon viendrait de Cur Non, mots prononcés par Annibal.

*Lius nous dis, d'après l'historia
Qu'Annibal, tout coufle de gloria
Au Teroun, menét son chival.
Couma causiguèt aquel rode ?
Respondet : « Cur non ? » sans rambal
Batejan lou lioc tant coumode.*

Lius (Bastide) nous dit, d'après l'histoire
Qu'Annibal tout gorgé de gloire
Au Théron, amena son cheval.
Comment choisit-il ce lieu ?
Il répondit « pourquoi pas » sans hésiter
Baptisant ainsi ce lieu providentiel

Toujours dans ce texte, l'auteur nous rappelle cette autre légende selon laquelle : « qui boit de l'eau du Théron, se marie à Cournon »

*Se dau Teroun, vostra set embriaiga,
Si Tau Annibal, lou chival alterat
Aves begut un degout de soun aiga,
Dins l'an aici, vous saves maridat.*

Si assoiffé, si altéré
Tel le cheval d'Annibal
Vous avez bu une goutte de l'eau du Théron,
Dans l'année même vous serez marié !

Comme le dit Cazelles, à Cournon, **nous avons trois églises** : tres oustaus de Diu.



*La Gleiza d'abord vouada à Saint Peire,
Granda e qu'en dedins, i-abès quicon à veire,
Defòra a cop d'iol lou mai agradiu.*

D'abord l'église vouée à Saint Pierre,
Grande et qui mérite d'être visitée
Et de l'extérieur agréable à regarder.

Après l'église, c'est vers le temple qu'il nous emmène, dont « la porte s'ouvre à toutes les races ».



Lou pourtau s'alanda à toutes las raças.

Dans l'évocation de la chapelle apparaissent les pénitents.



La capéla

*Autras fes, venieù, dins la capelata
Lous grands penitents abilhats de blanc,
Que pér s'assetà, avieu pas qu'un banc
Dount la plancha ruda éra pas... moleta !*

La chapelle

*Autrefois, venaient dans la petite chapelle,
Les grands pénitents habillés de blanc,
Qui pour s'asseoir n'avaient qu'un banc
Dont la planche rude n'était pas... souple !*

Poursuivons, avec lui, la visite. Nous arrivons aux Ecoles. Là il évoque ce lieu qui rassemble aussi bien les enfants que la population, sans oublier les joueurs de boules.

Long de las escolas

*Campana brandida
Lou mestre lous crida
La pausa es finida...
Las filhas, las maires,
Lous efans, lous paires,
Après lou trabal...
Dabant las Escolas
Es lou joc de bolas.*

Le long des Ecoles

*La cloche sonne
Le maître les appelle
La pose est finie...
Les filles, les mères,
Les enfants, les pères,
Après le travail...
Devant les écoles
Pratiquent le jeu de boules.*

C'est avec beaucoup d'humour qu'il nous parle de nos deux gares avec leurs trains bien particuliers.

*Lou tourtilhard, quand es de beta,
S'en vai ou pas d'una carreta,
Se voù pas parti, lou butàs.
Penden que lou Miejour s'esquiva
E que, prumier, toujour arriva.
Lous aiman toutes dous, anas !*

*Le local, quand il est de bonne humeur,
S'en va au pas d'une charrette,
S'il ne veut pas partir, vous le poussez
Tandis que le Midi file
Et qu'il arrive toujours le premier.
Allons, nous les aimons tous les deux !*

Lou Plan dau Four nous ramène bien en arrière au temps où les femmes faisaient leur pain et allaient le cuire au four.

*Avieù las femmas dau miejour
Dins soun oustau, una pastieira
Em'una granda paneteira.
A toutes i-é mancava un four.
Per aco, chacuna à son tour,
Pourtaba sa pàsta levada,
A ioch ouras de matinada
La faire coire au Plan dau Four.*

*Les femmes du midi avaient
Dans leur maison, un pétrin
Et une grande panetière.
A toutes, il manquait un four.
A cause de cela, chacune à son tour,
Portait sa pâte levée,
A huit heures du matin
Pour la faire cuire au plan du Four.*

Tandis que dans **l'Aubre de la Libertat**, nous apprenons que le premier Arbre de la Liberté, un tilleul, a été planté devant le temple à la place du platane qui y est actuellement.

*Aben plantat dabant lou temple
Un bél aubre de Libértat
Per que lou pople lou countemple.*

*Nous avons planté devant le temple
Un bel arbre de la liberté
Pour que le peuple le contemple.*

L'évocation du village ne pouvait se terminer sans parler de **Frigoulet**, dernière demeure des Cournonterraillais. Son nom vient du mot « frigoule » qui veut dire : thym. C'est sur cette aire, à proximité du cimetière que l'on écrasait le thym pour recueillir les fleurs qui partaient vers les alambics des parfumeurs de Cannes.

*Dins lou sistre, ounte crei la frigoula, la menta
Embauma, ela tant ben l'enclaus de Frigoulet
Qu'au jour de iol, es lou cementèri soulet,
Ounte anan acabà nostra vida doulenta.*

Dans le sistre où pousse le thym, la menthe
Embaume également l'enclos de Frigoulet,
Qui aujourd'hui, est l'unique cimetière,
Où va s'achever notre vie douloureuse.

Après la présentation des plus beaux sites, il évoque des activités liées au terroir :

Las Vendemias

*Anen ! Lous gavachs, de carretas,
De farrats e de semaletas,
De troulhaires... lou tems es bel !
De foudres ventruts, de futalhas.
Vai ben ! Alin, lou moust trabalha
Veses : aben de vi nouvel !*

Les Vendanges

Allons ! Les gens de la montagne, les charrettes,
Des seaux et des comportes,
Des fouleurs... le temps est beau !
Des foudres ventruts, des futailles.
Tout va bien ! La-bas le môt travaille.
Voyez : nous avons du vin nouveau !



Las Frigoulairas

Las frigoulaires

*De bon mati, las frigoulaires,
Quitou lou vilage, las airas,
E montou, qu'es encara nioch,
Sus soun ase bardat, laujeiras,
Doù lou Mas terrus, Fatalhieiras,
Escalou mèma lou Grand Pioch !*

Les cueilleuses de thym

De bon matin, les cueilleuses de thym,
Quittent le village, les aires,
Et montent, alors qu'il fait encore nuit,
Sur leur âne bête, légères,
Vers le Mas terrus, Fertalières,
Elles gravissent même le Grand Pioch !

Ensuite ce sont nos coutumes, nos festivités, notre bonne cuisine dont il nous parle dans : « Lous Palhassas, Las Trelhas, Lou Chivalet, Lou joc dau Tambournet, la cousina Cournalenca ».

Lous Palhassas

*Autra lejenda cournalenca
Lous bossas de Cournou toucavou
As bossas d'Aumelas...
Das Cournalencs, lous bons senhous,
Dounàvou drech au paure mounde
Qu'avieù pas d'arjent en aboude,
D'ana faire de lenha au bos
Quand voulièu, matin ou tantos
E sans qu'ombra à digus faguesse,
Tant ben au monde d'Aumelas
Dins lou bos cournalenc, pér cas.*

*Aicestes, es-ti lou sotije
Ou la jalousié que lous quiche
Aceusavou lous Cournalencs,
Lous bourravou de tems en tems...
Quand érou fossa, érou lous mestres !
Lous de Cournou, dins l'escoufèstre,
Rousigàvou d'entre sas dents
Lou mors, en pensan que pamens,
Lous d'Aumelas esajéravou...
E qu'un pauquet trop fort anàvou...*

Les Pailhasses

Autre légende cournonterraillaise
Les bois de Cournon jouxtaient
Les bois d'Aumelas...
Les bons seigneurs des Cournalencs
Autorisaient les pauvres
Qui n'avaient pas d'argent en abondance
A aller faire du bois
Quand ils voulaient, matin ou soir
Sans porter tort à personne,
Ainsi que les gens d'Aumelas
Qui, à l'occasion, empiétaient dans le bois cournonterraillais.

Ceux-ci par sottise
Ou poussés par la jalousie
Accusaient les Cournalencs,
Les frappaient de temps en temps...
Quand ils étaient nombreux, ils étaient les maîtres !
Ceux de Cournon, dans l'échauffourée
Rongeaient leur mors
Pensant que tout de même
Ceux d'Aumelas exagéraient...
Et qu'ils y allaient un peu trop fort !

D'où le stratagème du déguisement et la tradition, encore vivante, qui s'en suivit.

*Mès à Cournou, jour de las Cendres,
Lous Palhassas, e noun lous mendas,
Soun lous Mestres dins lou Païs !
Cridan au pople, que courris :
« Freta, sarra, qu'aco pudis ! »
Aquel jour carrièiras e plaças
Soun ocupats per Lous Palhassas !*

Las Treilhas (dansa)

*Mas, sus lou plan,
En viran, viroulan,
Passan de jout las treilhas,
Més, sus lou plan,
En viran, virevoulan,
Lous couples van dansant.*

Lou chivalet (cansou)

*Douna de cibada
Au paure chivalet,
Fasés lou beure, qu'a ben set !
Dessus la calada
Lou chivalet descaus.
Soun marechal vèn à prepaus.
Per la cavalcada
Sauta coum'un cabrit
Lou chivalet tant dégourdit.*

Lou joc dau tambournet

*Couma de cats, fan un grand bound.
Per captà la pauma de gouma...
N'an la passioun, sou dégourdis
Lous vielhs jougaïres, lous manits
D'un joc qu'a titres de noblessa.
Servat lou joc dau tambournet
Que se joga lèiau e net
Embe tant de goust que d'adresa.*

La cousina Cournalenga

*Sabès pas un « otel » ounte l'on manje ben ?
Dins la bouca das estranjès, s'enten souven,
Subretout s'an ausit, dins la citat vesina
Prouclama de Cournou l'ufanousa cousina.
Escoutas ça que m'an de Lisa, un jour countat.
E serviras, tout caud, un platàt « d'alumetas »...
Dabant un soul gabèl, roustis un bel lebraut...
I a d'espargous dau bos culits en mêma tems
Qu'un gros platat coumoul de nouvelas jirias.
... De flocs de fougassas, de tourtas,
De carrats de croustada e dau petagarrot.*

La visite se poursuit, il nous emmène vers des lieux emblématiques comme le Coulazou, le chemin de l'Amour, la garrigue, le Touat, l'Oulieu.

Lou Coulazou

*Riviéra que vai...pas souven !
Se lou veses, regardas-lou
Lou flume ufanous de Cournou,
Que vèn... una fes per sasoun
Nous regalà de sa venguda.
Las femnas, à l'abric dau vent,
Cércou, per ie lavàr baïlen,
Una gourga, seca souven
Dount l'aiga tendrié dins un veire.
Cournou manca d'aiga-son vi
Tant renounmat pot pas sèrvi
Qu'à sa taula, ben lou nourri
Sans poudre beure un pau d'aigada !*

Mais à Cournon, le jour des Cendres,
Les Pailhasses et non des moindres,
Sont les maîtres dans le Pays !
Ils crient au peuple qui court :
« Frotte, approche, que ça pue ! »
Ce jour là, les rues et les places
Sont occupées par les Pailhasses !

Les Treilles (danse)

Mais, sur le plan,
En virant, virevoltant,
Ils passent sous les treilles,
Mais sur le plan,
En virant, virevoltant,
Les couples vont dansant.

Le chevalet (chanson)

Donne de l'avoine
Au pauvre chevalet,
Faites le boire, qu'il a bien soif !
Sur la rue pavée
Le chevalet a perdu un fer.
Son maréchal arrive à point.
Dans la cavalcade
Il saute comme un cabri
Ce chevalet si dégourdi.

Le jeu de tambourin

Comme des chats, ils bondissent.
Pour saisir la balle en caoutchouc...
Ils en sont passionnés, ces joueurs dégourdis,
Vieux ou jeunes,
De ce jeu qui a ses titres de noblesse.
Ils servent ce jeu de tambourin
Qui se joue loyalement
Avec autant de plaisir que d'adresse.

La cuisine Cournalengue

Connaissez-vous un hôtel où l'on mange bien ?
C'est ce que l'on entend souvent dans la bouche des étrangers,
Surtout s'ils ont entendu, dans la ville voisine
Vanter, de Cournon, la fameuse cuisine.
Ecoutez ce qu'un jour, on m'a dit de Lisa.
Elle servit, tout chaud, un plat d'allumettes...
Devant un feu de sarments, rôtit un beau levraut...
Il y a des asperges ainsi qu'un gros plat
De girolles cueillies dans le bois.
... Des morceaux de fougasses, de tourtes,
Des carrés de croustade et du « pétagarrot »

Le Coulazou

Rivière qui ne coule pas souvent !
Si vous le voyez, regardez-le
Le fameux fleuve de Cournon,
Qui vient une fois par saison
Nous régaler de sa venue.
Les femmes à l'abri du vent,
Cherchent où laver les langes,
Une source souvent à sec
Dont l'eau tiendrait dans un verre.
Cournon manque d'eau - son vin
Si renommé ne peut être servi
Qu'à sa table pour bien le nourrir
Sans pouvoir boire un peu d'eau !

Combien de jeunes de l'époque revivront de bons souvenirs à la lecture de cette chanson :

Lou cami de l'Amour

*Quand maridats, e que sares dins l'aje,
Qu'aurès pas pus dessoublidat Cournou
Vautres poudres veire nostre village
Ounte avès pres vostre prumié poutou,
Anares mai au dralhou qu'Eros guida,
I-e reviuèrès lou milhou tems passat
E lou pus beù das jours de vostra vida :
Ralucares lou flambeù damoussat !
Quoura aurà picat ioch au reloje dau Temple,
Anares, dous per dous, tout lou reste dau jour,
En vous dounan lou bras, aures servit d'eisemple
Car vous sès ben aimats au cami de l'Amour.*

La garriga

*La garriga es moun amiga !
I-e siei estat sempre fidel
Couma à la china, soun cadet,
Couma au fourmigué la fourmiga...
Lou bouscassié ie tèn boutiga.
E mai tant ben, lou carbonie,
Qu'en plein estiù se fai fournié
Soun tabat fresc dins la boutriga.*

Lou Touat de Carrièreta

*Se ie vei d'abord una capeleta
Dins de grosses rocs, un cami de crous.
Mes se voulès faire una preguieireta,
Per estre soul, anas au Touat
Ounte lou bon Diu de la Carrièreta
Un moumenet siaud vous aurà bailat !*

L'Oulieu de mestre Clauzel

*Save pas un endrech pus fresc, pus agradiu,
Dins mon poulit Cournou, moun país de naissença
Nou, save pas trouba res dins ma connouissença,
Qu'aje mai de beutat que vostre doux Oulieu !*

Le chemin de l'Amour

Quand mariés, et d'un certain âge,
Que vous n'aurez pas oublié Cournon
Vous pourrez voir notre village
Où vous avez pris votre premier baiser,
Vous reviendrez au chemin où règne Eros,
Y revivre le meilleur temps passé
Et le plus beau des jours de votre vie :
Vous rallumerez la flamme éteinte !
Quand huit heures auront sonné au Temple,
Vous irez deux par deux, tout le reste du jour,
En vous donnant le bras, vous servirez d'exemple
Car vous vous êtes bien aimés au chemin de l'Amour.

La garrigue

La garrigue est mon amie !
J'y suis resté toujours fidèle
Comme le chiot à la chienne
Comme la fourmi à la fourmière...
Le bûcheron y travaille.
Et même aussi le charbonnier,
Devant son four, en plein été
Son tabac frais dans sa blague.

Le Touat de Carrierette

On y voit d'abord une petite chapelle
Dans de gros blocs de pierres, un chemin de croix.
Mais si vous voulez faire une petite prière,
En toute solitude, allez au Touat
Où le Bon Dieu de Carrierette
Vous aura donné un petit moment de calme !

L'Oulieu de Maître Clauzel

Je ne sais pas un lieu plus frais, plus agréable,
Dans mon joli Cournon, pays où je suis né
Non, je ne trouve rien à ma connaissance,
Qui soit plus beau que votre doux Oulieu !

A l'Oulieu et au café Paulet (emplacement du Poste de Police) se retrouvaient les membres de la troupe Lou Cat Negre qui devint après Cournon-artiste. Ces écrivains, ces poètes, ces musiciens y lisaient, interprétaient leurs textes. On se serait cru à la butte Montmartre, nous dit-il.

Lou cat negre

*Au vielh Cat Negre, soun ainat,
A succedat Curnon-artiste
Au café Paulet demourat,
Fournis toujours la mema lista :
La bona troupa arlequinista
Au vielh Cat Negre a succedat
E dins son programa persista.*

Le chat noir

Au vieux « Chat Noir », son aîné,
Succéda Cournon-artiste
Qui resta au café Paulet
Avec les mêmes artistes :
La bonne troupe d'arlequins
A succédé au Chat Noir
Avec le même programme.

Et pour finir, nous ne résisterons pas au plaisir de vous faire découvrir ce texte : « Lou chiffre 2 » qui semble avoir marqué notre village.

Lou chiffre 2

*Tout à Cournou, marcha per dous...
E d'abord, ia be dous Cournous !...
I a ben dous partits, dos fanfaras,
Dos jouinessos. I a ben dos garas,
La dau Mièjour, la dau Local,
Per la fieira, ia ben dous bals...
Dos gleisas, una catolica,
L'autra deganauda cretica.
Dous cafés pèr lous dous partits...
Dous mestres, amai dous escolas !*

Le chiffre 2

Tout à Cournon, marche par deux...
Et, d'abord, il y a deux Cournon.
Il y a bien deux partis, deux fanfares,
Deux jeunesses, il y a bien deux gars,
Celle du Midi, celle du local,
Pour la foire, il y a deux bals...
Deux églises, une catholique,
L'autre réformée, protestante.
Deux cafés pour les deux partis...
Deux maîtres, et aussi deux écoles !

*A las dos musicas, encara,
I a lou drapeu de la fanfarà
Que, couma la pèl d'un lazer,
Es verd, manhificamen verd...
L'an rouge, à la Filarmonica,
Acord parfèt, dins la musica !*

Les deux musiques encore
Ont chacune leur drapeau, celui de la fanfare
Comme la peau d'un lézard...
Est vert, magnifiquement vert...
Rouge celui de la Philharmonique
Accord parfait dans la musique !

Nous arrivons à la fin ; laissons-le conclure :

*Es à Cournon que van mas pensadas, pourtadas per moun amour patriau.
Siei restat Cournalenc dins l'ama, e moun crid de Cournalenc sera longa mai.
Per Cournou, jamai : NON !
Per lou Lenguedoc sempre : OC !*

**C'est à Cournon que vont mes pensées, portées par l'amour de ma patrie.
Je reste Cournalenc dans l'âme, et mon cri de Cournalenc résonnera éternellement.
Pour Cournon, jamais : NON !
Pour le Languedoc toujours : OUI !**

Les textes de Danton Cazelles sont rédigés dans le patois Cournalenc.

Nos remerciements les plus vifs vont à monsieur le Maire de Castanet-Tolosan qui a mis à notre disposition toutes les œuvres poétiques et picturales de Danton Cazelles conservées soigneusement dans son bureau, et tout particulièrement, à mesdames Seguy et Clerc, passionnées par l'histoire de Castanet, conservateurs du musée « Le Vieux Castanet », sans l'aide desquelles cet article n'aurait pu voir le jour.

APHRODISE TINIÈRE 1865-1937



Né à Cournonterral, Aphrodise y passera toute sa vie auprès de son épouse Adeline Allien dont il aura trois enfants : Marthe, institutrice, Sully, mari d'Emma Tinière qui a marqué la vie du village par sa participation à plusieurs municipalités au sein desquelles elle s'investissait sans compter dans le social et les festivités, enfin, Albert, l'époux de Juliette Cazelles, a tenu pendant quelques années, le café de « La Philharmonique » (actuelle pharmacie Blanc) .

Des descendants directs vivent, encore, à Cournon : il s'agit de Régine Auzanneau, son arrière petite-fille, et de ses enfants qui ont eu l'amabilité de nous confier les documents utilisés dans cette rubrique.

Aphrodise menait, donc, une vie paisible et patriarcale en bon père de famille respectable et respecté de tous. **Il partageait ses journées entre le travail de la vigne et l'activité de « voiturier »** qui consistait à transporter de Cournon vers les deux gares ou vers Sète et Montpellier, colis, fûts, etc. avec son cheval et sa charrette, l'équivalent de nos messageries modernes. Adeline participait à la vie économique du foyer en fabriquant des fromageons qu'elle commercialisait sur le marché.

A travers son œuvre et les actes de sa vie qui nous ont été rapportés, Aphrodise apparaît comme un homme réfléchi, sensé, un humaniste soucieux du bien commun. L'ensemble de son œuvre témoigne de l'amour qu'il portait à la nature, aux lettres, à sa langue maternelle : l'occitan. Ce libre-penseur aux idées et aux agissements profondément laïques s'intéressait particulièrement à l'Ecole (laïque), lieu où chacun, le riche comme le pauvre, peut en toute égalité, acquérir le savoir sans lequel l'homme ne peut être libre ou heureux.

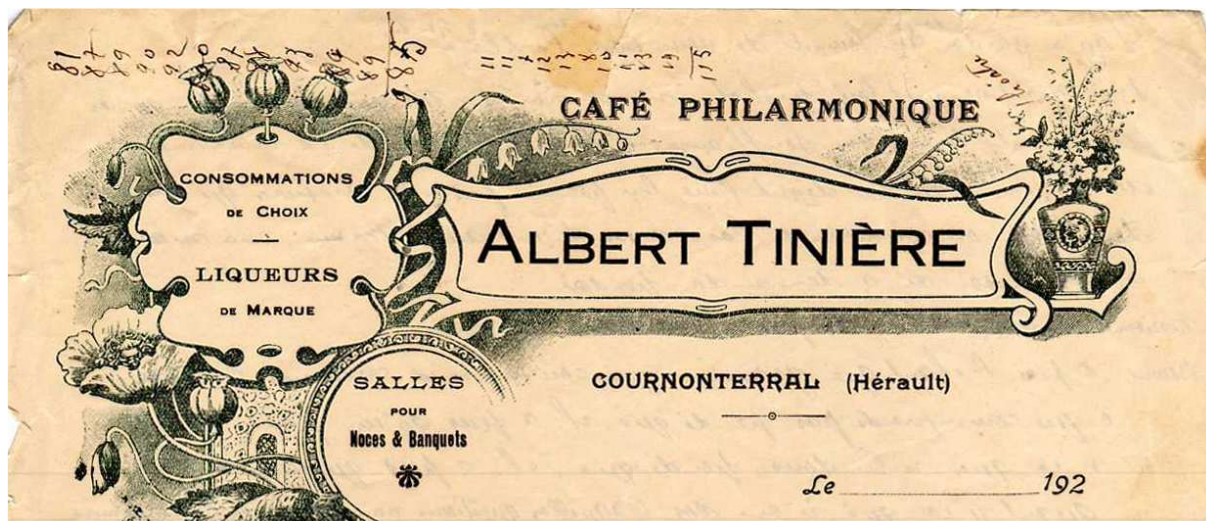
Cet intérêt n'était pas un vain mot car il était allé jusqu'à créer un « legs perpétuel » pour récompenser, chaque année, les élèves les plus méritants. **Il sera décoré en 1923 des Palmes Académiques pour l'ensemble de son œuvre**, distinction attribuée par le ministre de l'instruction publique et remise par Lius Bastide au siège de Cournon-Artiste, salle de la Philharmonique, accompagnée d'un discours empreint de lyrisme : « C'est, donc, pour ses amis et confrères, interprètes et disciples de son œuvre artistique, une joie indicible, un vrai bonheur (...) Les Palmes que l'art d'un terrien cueille au champ de la vie sociale par l'observation du Vrai, la contemplation du Beau, la recherche de l'Idéal, par l'action du Bien sont vraiment de nature à inspirer aux âmes, les vertus morales qui sont les plus pures gloires de l'humanité (...) La vie simple et patriarcale de notre président est bien un modèle de méditation, d'observation. »

Dans son métier de vigneron, il pouvait mesurer toute la peine, tous les aléas que celui-ci représentait. Pour tenter de faire prospérer cette activité, essentielle pour les gens de Cournon, **il reprend après François Astié et Pierre Viala, l'idée de création d'une coopérative vinicole**. Jouissant d'une notoriété établie et d'une éloquence certaine, il organise des réunions pour convaincre les viticulteurs du bien-fondé de ce projet favorisant les petites propriétaires et même les ouvriers.

Son allocution basée sur des données économiques sérieuses, bien chiffrées et mettant en exergue tous les avantages de la coopérative est émaillée d'envoies lyriques où il cite Rostand, la Fontaine, Baudelaire et improvise même un poème sur le vin : « *La botella* ».

« Des ouvriers parlant de la coopé, disaient : cela fera un peu plus de chômage, je dis : erreur ! Les ouvriers un peu propriétaires ne vont-ils pas augmenter leurs revenus ? Quant à l'ouvrier qui ne possède rien, il aura l'occasion de devenir à son tour propriétaire ; il ne sera pas embarrassé pour loger sa récolte. Le fruit est mûr, il faut le cueillir. Allons les enfants, laissons tomber notre égoïsme et pour le bien de tous créons notre propre coopé. Que nos vins se mélangent dans la cuve ! Qu'il n'y ait plus plusieurs vins mais un vin unique, le vin de Cournonterral ! » .

Malgré tous ses efforts, le projet ne sera pas adopté. Il faudra attendre 1948 pour avoir notre cave coopérative.



Ses journées bien remplies lui laissent encore du temps pour, de sa plus belle plume, écrire des poèmes, de la prose, des lettres à ses amis de Cournon (le téléphone n'était pas entré dans les mœurs) et des pièces de théâtre.

La poésie en vers ou en prose l'accompagne tout au long des journées et des nuits de sa vie. Elle est son mode d'expression favori tant en occitan qu'en français, elle est, aussi, son refuge. Parmi les poésies en vers, nous citerons celles dont l'accent patriotique rappelle qu'il a été le témoin de la guerre de 1914, déplorant le malheur qui s'abattait sur les familles, s'insurgeant contre les puissants qui ne trouvent que la guerre pour résoudre leurs problèmes et rêvant d'une paix universelle.

« *Et l'envahissement se fit par la Belgique
Malgré tous leurs efforts et les traités parfaits.*

« (...) *Mais le flot de Teutons se brisa sur la Marne
Sur son socle de fer le vieux dieu chancela.
Nos soldats triomphants avaient sauvé le monde
Mais les après-combats n'étaient pas terminés
Car pour venir à bout de cette race immonde
Il a fallu ces quatre ans de succès obstinés.
Et pendant ces quatre ans, souffrant mille souffrances
Murmurant quelquefois, obéissant toujours
Nous avons pied à pied rejeté hors de France
Cet ennemi pillant, ce troupeau de vautours(...)* »

Ou encore, cet extrait de : « *Aube, je te salue* »
« *Arrière les requins de la haute finance
Ces marchands de canons aux serres d'épervier
Au-dessus de leur or, le vrai peuple de France
Présente à l'univers, son rameau d'olivier (...)* »

La paix retrouvée, il va plus que jamais se remettre à l'écriture. Amoureux de la nature, il ne cessera de la chanter. Chaque réunion entre amis est prétexte à débiter des vers ou des textes en français ou en occitan, toujours empreints de poésie. Chaque promenade en garrigue alimente son génie créatif.

« *On appren faussas causas seguen garda. On appren coma un casaide pot faire la provision d'olivas per coufir.
Lou fusil suj lou bras, una oliva aici, una oliva aici, las pochass finisson per se remplir. Aquela pichato operacion*

renovelada quaucas fes, lou jarle es lèu plè ; on vei coma en faguen d'erbas on pot manjar lous premièr chassellasses, on appren coma se plaça un piège à lapin, un fiù per agantar una lebre... »

On apprend beaucoup de choses quand on est garde. On apprend comment un chasseur peut faire provision d'olives à confire. Le fusil sur le bras, une olive par ci, une olive par là, les poches finissent par être pleines ; on voit comment en faisant de l'herbe, on peut manger les premiers chasselas, on apprend comment placer un piège à lapin ou un fil pour attraper un lièvre. »

Il oppose souvent la nature, véritable sanctuaire à la ville où les « pauvres » citadins n'imaginent même pas le trésor qui leur échappe.

« Que le citadin dins son grata-cel espié lo sorelh per un fenestron, es entendut. Mai, tus païsan, partir à l'auba, montar sus le premièr truc vengut é regarder à drecha, à gaucha, davant, darrièr, de la mar latina à l'Egoal, de la Pireneas à las alpas, é se trantaies pas davant tant de promessas, es qu'as la testa ben plantad sus tas espaldas. Diga-me se entre quatre muralhas pots ausir la sinfonia que te dona lo vent quant passa dins las brancas d'ieuses, diga-mi si la flor de serra anemiada per lo manca d'er é de sorelh pot dona lo parfum que te donan la flor dau blat, dau rasin, de l'oliva, lo parfum de tot lo frigolum, de totas las plantas, de tots los arbres, parfums que montan vers la capa celesta é que la terra offre à son Diu, lo Sorelh. »

Que le citadin dans son gratte-ciel regarde le soleil par une petite fenêtre, c'est entendu. Mais toi, paysan, partir à l'aube, monter sur la première colline venue et regarder à droite, à gauche, devant, derrière, de la mer latine à l'Aigoual, des Pyrénées aux Alpes, si tu ne vacilles pas devant tant de promesses, c'est que tu as la tête bien plantée sur tes épaules. Dis-moi si entre quatre murailles, tu peux entendre la symphonie que te donne le vent qui passe dans les branches des chênes, dis-moi si la fleur de serre anémiée par le manque d'air et de soleil peut donner le parfum que te donne la fleur du blé, du raisin, de l'olive, le parfum de thym, de toutes les plantes, de tous les arbres, parfums qui s'élèvent vers la voûte céleste et que la Terre offre à son dieu, le Soleil. »



Le groupe d'amis qu'il formait avec Pompilius Bastide, Alfred Gachon, Louis Boude, Martin l'instituteur, Gratien Arbousset, H. Montel, Louis Cazelles, Xavier Mellet... se rencontrait au premier étage du café Paulet, place de la mairie, siège du « Cat Negre » qu'ils appelaient « la turne » et plus tard au café Philharmonique. Ils échangeaient de nombreux messages écrits sous forme de lettres, de cartes ou poèmes.

Ainsi, ayant reçu une carte de A. Gachon dit Petit Frère en villégiature dans les Pyrénées, il en fit lecture à ses amis. *Ils entrèrent au café et Aphrodise leur dit : « maintenant c'est à moi :*

A mon ami « Petit frère » en villégiature au Vernet

La source qui jaillit au pied du Canigou
Ne vaut pas du Théron l'eau pleine de finesse
Qu'Annibal la buvant s'écria : elle a goût
Au nectar que les dieux offrent à leur déesse.

Le gave qui descend des flancs du Canigou
Avec son eau de plomb pour estomac débile
Ne vaut pas le torrent qu'on nomme Coulazou
Arrosant nos coteaux et la plaine fertile.

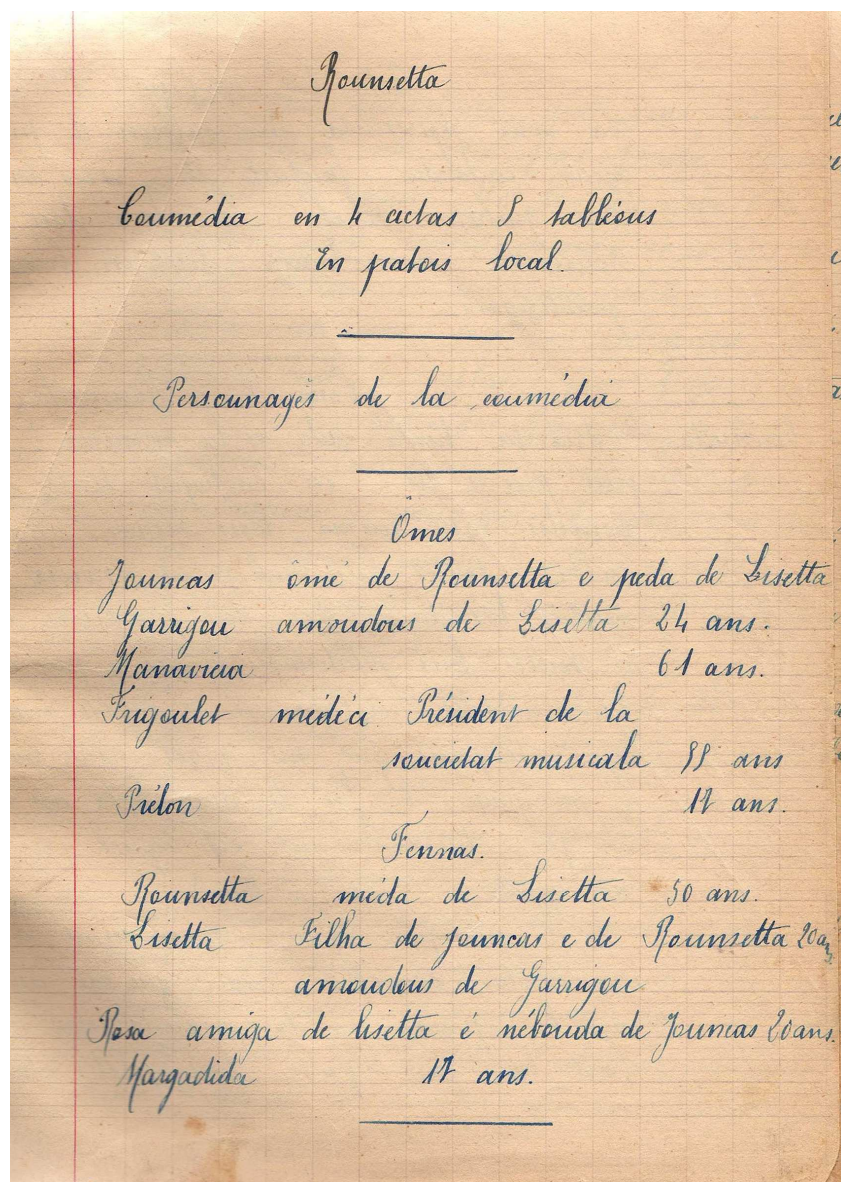
Le soleil qui surgit sur le mont Canigou
A ses rayons trop blancs et sans chaleur aucune
Si bien qu'en le voyant pâle et triste et mou
On croit voir le reflet de quelque vieille lune.

Enfant du vieux Cournon où est ton beau soleil
Sortant des flots amers inondant les campagnes
De ses ferments dorés de son ton sans pareil
Oh comme je le plains ton soleil des montagnes.

Les soirées que tu passes à l'hôtel « Massina »
En bonne compagnie doivent être fort belles
Tu dois voler bien haut et je ne voudrais pas
En t'envoyant ceci te casser les deux ailes.

« **Le Cat Negre** » par référence au « Chat noir » montmartrois, constituait un pôle d'attraction pour les esprits littéraires des environs. Nous citerons Rottner, journaliste sétois, Paul Redonnel érudit cournonterralais, écrivain dans la mouvance du symbolisme français, auteur de « lou conte de la galina negra »... Au « Cat Negre » a succédé « Curnon-Artiste » dont Aphrodise était président.

A cette époque, Cournonterral vivait, sur le plan culturel au rythme des ses productions théâtrales. Il traitait de sujets universels comme l'amour, le mariage, la vigne, thèmes où tout le monde pouvait se reconnaître : « la Borna », « Ronzetta », « Le Trait d'union » sont ses œuvres maîtresses.



Certains de ses interprètes sont toujours parmi nous : Roger Massol, Marguerite Abad qui se souvient des répétitions à la salle du peuple : « c'est Madame Salan qui nous faisait répéter, on avait donné une représentation dans le jardin de Cabanel (résidence du Docteur Nicol) à l'occasion du centenaire de la naissance de Frédéric Mistral ». D'autres qui nous ont quitté comme A.Gachon, Camille Berthouï et ses enfants Henri et Paulette, M.L.Massol, Louis et Denis Abad, André Tinière, Laurette Durand, Odette Gelly, André et Alice Delmas, Danton Demar, Joachim Yanes, André Sérane, sans oublier Louis Boude et Ivernes aux décors, H.Montel au maquillage, Malise aux rideaux, Jules Serane au poste de souffleur et G. Arbousset pour la partie musicale.

Soulignons que le rôle de « Ronzetta » fut créé par Rose Fournier, institutrice à Cournon de 1919 à sa mort. Native de Béziers, son patois différait du nôtre :

*« Dau patois Cournalenc a una fieira pouu ;
E se dit en tramben : quante travai ma maire
Per chanjar de l'accent l'o de la fin per a ».
O ! filha de Béziers, Vaï t'en fagues pas ;
Es totjour lo miejour que parla per ta boca
Beziers é Montpié, O, país de la soca
Capitala dau vin, é l'autra de l'Erau
Parlem nostre patoès, é aco nos fai gaud
Avem lo meme esprit que nos dona la vigna
Sé de nostre parlar Paris de fés s'indigna
Laissetz-lo s'indigna, mai tu, t'en fagues pas
Té comprendre totjour qué digues O ou A.*

Du patoisournalenc elle a une fière peur
Et se dit en tremblant « Quel travail, ma mère
Pour changer l'O de la fin en A. »
O ! Fille de Béziers, ne t'en fais pas ;
C'est toujours le Midi qui parle par ta bouche
Béziers et Montpellier, O pays de la souche
Capitale du vin et l'autre de l'Hérault
Parlons notre patois, c'est ce qui nous réjouit
Nous avons le même esprit que nous donne la vigne.
Si de notre patois Paris parfois s'indigne
Laissez-le s'indigner, mais toi, ne t'en fais pas
Nous te comprendrons toujours que tu dises O ou A.

La troupe interprétait également des pièces d'auteurs régionaux. Le bénéfice de ces soirées données à Cournon et dans le département était le plus souvent reversé à de bonnes œuvres. La salle du peuple faisait le plein à l'occasion de ces représentations.

En 1937, A.Tinière est décédé. Cournon-Artiste ne lui a pas survécu d'autant plus que des rumeurs de guerre ôtaient toute envie de se réjouir. Ses obsèques civiles selon ses dernières volontés furent d'une simplicité émouvante. Une délégation d'élèves de l'école primaire laïque portant un rameau d'olivier et de laurier, symboles de paix et poésie encadraient le char funèbre.

La guerre terminée, un besoin de renaissance, l'envie de se réjouir, de vivre après tant d'années de soumission et d'interdits, se fit jour.

Une société nouvelle se créa : « L'Eglantine ».

Elle se contentait d'interpréter les pièces d'Aphrodise mais aussi celles de Léon Galzy comme « L'Amolair ». Les soirées comportaient une pièce et, après l'entracte, des numéros de music-hall exploitant le talent de nos jeunesournonterralais qui chacun dans son registre interprétaient des chansons anciennes ou nouvelles.

On peut se rappeler la voix de velours de Paul Rouvier, celle de Paul Delmas et le répertoire d'Alibert ou celle de Lucienne Durand et ses chansons réalistes et l'incontournable Gratien Arbousset qui les accompagnait au piano.

A travers l'Eglantine, l'esprit de Cournon-Artiste se perpétua quelques années pour s'effacer devant une ère nouvelle, celle du cinéma, de la télévision...

Après ces pages consacrées à nos principaux félibresournalencs, nous nous devons de clore cette rubrique en évoquant un écrivain occitan qui a influencé nos auteurs locaux : l'abbé Fabre à qui nous consacrerons notre prochain article.